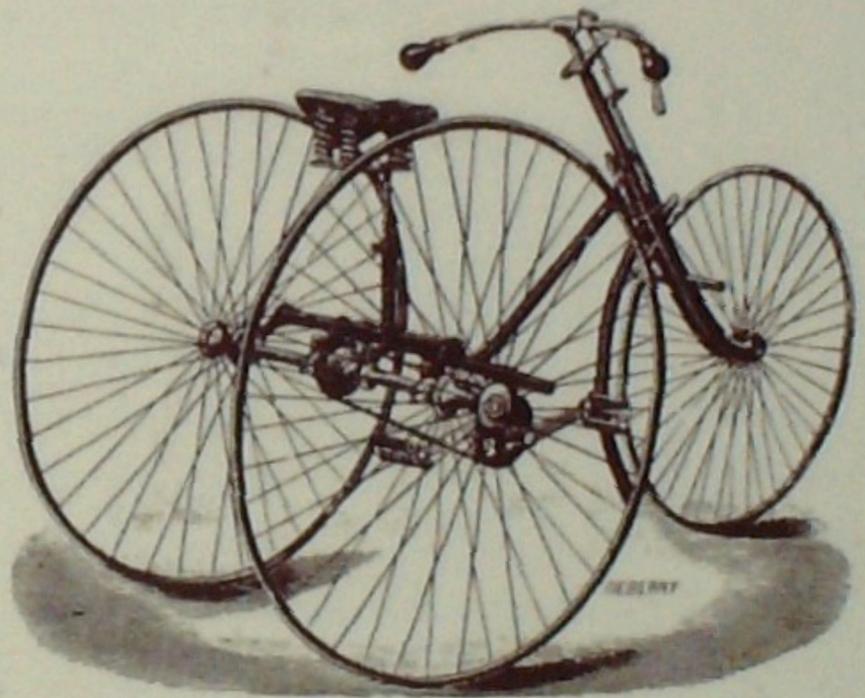


ACTION 127 POÉ TIQUE



*Nanni Balestrini - Jude Stéfan - Elisabeth Jacquet
Alain Coulange - Bei Dao - Rossana Campo - Philippe
Di Meo - Alina Détrouyat - Christophe Tarkos
Jean-Paul Auxeméry - Jean-Michel Bongiraud - Claude
Adelen - Liliane Giraudon - Dominique Buisset
Christian Garcin - Michel Plon - Jacques Géraud*

**Questions/Réponses : Yves Di Manno - Paul Louis
Rossi - Jean-Jacques Viton - Joseph Guglielmi**

127
action poétique

rue J. Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n°2, 77210 Avon.

★

publié avec le concours du Centre National des Lettres
et du Conseil Général du Val-de-Marne

A PARAITRE

Blondel de Nesle - Poésie / Informatique

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITÉ DE RÉDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

SECRETARIAT GÉNÉRAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

RÉDACTION : 3, rue Pierre-Guignois, 94200 Ivry-sur-Seine.

DIFFUSION : A partir de janvier 1992, *Action Poétique* assure sa propre diffusion. Toutes les commandes de librairies ou de particuliers, toutes les demandes de réassortiments sont à adresser directement à la revue, pour tous les numéros disponibles, des plus anciens aux plus récents.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 200 F - Etranger : 300 F

France : 8 numéros : 340 F - Etranger : 560 F

(voir bulletin d'abonnement en fin de numéro)

C.C.P. Paris 4294 55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 2^e trimestre 1992

I.S.B.N. : 2-85463-61-5 - ISSN : 0395-0018

N° Commission paritaire : 56995

Imprimerie Thierry - 1, rue Vouland - 30900 NIMES - Tél. 66.76.20.09 - Fax 66.38.34.08

QUESTIONS/RÉPONSES

Questions/Réponses : <i>Yves Di Manno, Paul Louis Rossi, Jean-Jacques Viton,</i> <i>Joseph Guglielmi</i>	2-9
---	-----

CHRONIQUES/NOTES

La chronique de Claude Adelen : 49+1 nouveaux poètes américains / La Porte : Bert Schierbeek (J.-J. V.) / A propos de poésie grecque et latine (Dominique Buisset) / Un couplet pour Jude Stéfan (Y. D. M.) / Anthologie de la poésie amoureuse de l'âge baroque (H. D.) / Postcards about Corrado Costa & Michael Palmer (Liliane Giraudon) / Bonaventure des Periers (Christian Garcin)

POÈMES

Ciels : <i>Nanni Balestrini</i>	25
Brève méditation... : <i>Jude Stéfan</i>	29
C'est une grande fresque : <i>Elisabeth Jacquet</i>	31
A-t-on besoin... : <i>Alain Coulange</i>	36
Poèmes : <i>Bei Dao</i>	40
Au commencement... : <i>Rossana Campo</i>	44
Poèmes : <i>Philippe Di Meo</i>	48
Croquis désertiques : <i>Alina Détrouat</i>	53
Process : <i>Christophe Tarkos</i>	56
Lecture faite... : <i>Jean-Paul Auxeméry</i>	61
Poèmes : <i>Jean-Michel Bongiraud</i>	63

ACTUALITÉS

Libres associations : Michel Plon / Le journal de Joseph Guglielmi / La lettre de Sarah Jane W. / Mon cher Marcel : Jacques Géraud / Le billet d'Émilie Depresles / Revues, Notes, Informations / Des mots à ne pas oublier / Bulletin d'abonnement / Lire / Le ris de veau : H. D.

QUESTIONS / RÉPONSES

Ce numéro s'ouvre sur les réponses faites, à quelques-unes de nos questions, par des poètes divers quant aux générations et aux écritures mais tous proches ou très proches d'A.P.

Dans une revue où la réflexion, l'analyse critique et la tenue théorique n'ont jamais été absentes, où le manque à penser de la dernière décennie n'a pas été la règle, nous souhaitons susciter, dans la rapidité du dialogue, un retour sur les efforts et les effets d'écriture, un retour public, ouvert à la lecture des autres ; nous souhaitons favoriser une approche des choix et des cheminements, des ambiguïtés ou même des traverses qui sont ceux d'aujourd'hui.

Nos questions ont été posées à des poètes dont les livres, récents, sont en librairie. Nous continuerons.

De nouvelles chroniques s'ajoutent, depuis peu, à celles qui sont de fondation. Nous continuerons.

*Nous publions ici une grande partie des Chroniques, notes et informations avant les poèmes, contre une tradition à laquelle pourtant nous tenons et qui n'est pas sans raison. Pure fantaisie du moment ? Manœuvre légèrement formelle ? Facilité ? Volontarisme ?
Voire.*

YVES DI MANNO

1. Tu collabores volontiers à des entreprises de travail en commun (revues, rencontres...) Quel sens a pour toi cette intervention ?

A tort ou à raison, je m'obstine à penser que le poème conserve de nos jours, obscurément, une "fonction d'échange", que c'est même là sa première *vérité pratique* s'il n'est pas inopérant, et que les propositions formulées par nos meilleurs artisans tendent consciemment ou non à redéfinir ce rôle (ses thèmes, et ses moyens d'action) dans un contexte de plus en plus aléatoire, chaotique, asphyxiant.

Poème au sens ici de *scarification*, chair écrite en regard de la Loi, instituant fugacement un ordre (ET sa critique) au sein du monde où nous vivons.

Il y a désormais nécessité pour moi d'inscrire ce travail *autrement*, dans les marges

du Livre -ce labyrinthe où l'on choisit de s'enfermer un jour et d'où l'on ne sortira pas vivant. Ma participation dans ce sens à un "débat" littéraire plus général (par le biais des revues notamment) me paraît donc aller de soi, si chacun joue le jeu de la contradiction.

2. Tu consacres une partie importante de ton travail à la traduction de poèmes. Ce ne peut être seulement pour une raison de métier (qui te permettrait de vivre). Alors, quel sens ?

J'ai déjà eu l'occasion d'exposer les raisons qui m'avaient initialement poussé, dans l'optique que je viens d'évoquer, vers cet axe central, ce grand idéogramme que dessine tout un pan de la poésie américaine "moderne". Le reste est anecdotique : j'ai eu l'opportunité (et le plaisir) de traduire des œuvres qui m'importaient et qui n'étaient pas disponibles en français. En regrettant d'ailleurs de devoir m'en tenir à la langue dominante du moment. (Mais même dans ce domaine, tant de choses restent à faire...) Il est possible, comme l'affirmait Pound, que les grandes époques créatrices soient aussi intensément traductrices (cf. notre XVI^e siècle). Ou est-ce que je préfère décidément les "prémices" aux "aboutissements" ? Comment ne pas voir toutefois que nous sommes aujourd'hui sur une courbe plus déclinante qu'ascendante -et que la prolifération récente en matière de traduction apparaît davantage comme un signe de désarroi que de saine émulation... Pour ma part, j'aurais probablement aimé m'abolir plus avant dans cette œuvre de transcription, mais cela relève sans doute du vœu pieux, du remords, du soupçon, puisque la langue française reste ma véritable "patrie", mon unique terre d'adoption. Disons alors que je traduis (par altruisme ? entêtement ? abnégation ?) pour répondre à des voix que j'entends parfois dans la langue étrangère et qui cherchent à naître dans la mienne, contraignant ou contrariant mes lois.

3. Tu viens de publier un nouveau livre ("*Kambuja, stèles de l'empire khmer*", chez Flammarion). Où le situes-tu dans ton travail ? Et dans le panorama de ce qui s'écrit aujourd'hui ?

D'où je suis (n'étant pas forcément le mieux placé) je vois aujourd'hui *Kambuja* comme le point d'arrivée, ou d'achoppement, d'une entreprise poétique étalée sur quinze ans, dont une partie n'a pas été publiée -et que d'autres travaux, en prose, devraient ultérieurement venir "équilibrer". Je dirai pour résumer (et j'espère, sans trop pontifier) qu'il s'agissait d'aller vers un chant de moins en moins "subjectif" (psychologique, anecdotique) ou si l'on préfère, d'atteindre par le biais de l'écriture au plus grand état de dépersonnalisation.

Il y eut donc d'une part (dans *Champs*) relecture active, détournée, ludique de certaines formes poétiques (anciennes ou modernes) employées au détriment du "sens" et du "sujet" -en vue de leur mutuel dérèglement. Parallèlement (mais peu à peu, plus lentement) se dessina l'hypothèse d'un "chant commun", coupant court à toute velléité "biographique" et répondant à d'autres fascinations, d'ordre historique, archéologique, ethnographique notamment. Visant donc à la mise à jour (la résurgence ? l'exhumation ?) d'un Poème invisible, occulté, interrogeant l'œuvre des hommes au fil de leur vie collective, mais ne se limitant plus quoi qu'il en soit au désarroi daté d'un seul. *Kambuja* pousse cette logique à son terme, puisque l'ensemble du livre a été composé en dehors de toute

donnée personnelle, à partir d'un matériau épigraphique préexistant. (Tout cela formulé après coup, très schématiquement... Et il faudrait aussi parler des durs travaux du songe dans la veille. Il n'y eut aucun "projet" initial, le chemin se fit à travers mille tâtonnements, parsemé d'erreurs, de doutes, de trop brèves "illuminations".)

Quant à la manière dont cela "s'inscrit" (ou non) dans le paysage actuel, je n'en ai pas la moindre idée. Mes vrais contemporains (d'aujourd'hui ou d'hier) échappent à leur terre, à leur ère, à l'idiome de leurs pères. Un seul poème se déroule sans doute depuis la nuit des temps, que nous tissons tour à tour ("auteurs", "lecteurs") à notre obscure façon. Même si, guettant dans le ciel le passage éphémère "du nuage et du dragon", l'on se sent trop souvent rivé au sol, exilé de tout chant. Les bras ballants, dans l'espoir de quelle révélation ?

D'ici là on se tait, on écoute, on attend.

PAUL LOUIS ROSSI

1. Tu as longtemps participé à cette manière de travail collectif qui se fait dans une revue (avec "A.P." notamment, et "Change"), avant de t'en éloigner, mais tu collabores toujours volontiers à des revues ou à des entreprises éditoriales d'envergure sociale limitée. Quel sens donnes-tu à tes choix, dans ce domaine ?

J'ai découvert autrefois cette chose surprenante : que d'écrire ne me rapprochait pas des autres, mais sournoisement, à l'inverse, m'en éloignait peu à peu. Et que plus augmentait le nombre de nos lecteurs, plus la distance se creusait, entre nous. Il est probable que la notoriété -toute relative- s'accompagne d'un retrait de l'écrivain, vers la solitude, et l'anonymat... Ecrire dans une revue, au contraire, nous procurait jadis une sorte d'ivresse. Dans ces années -de 1960 à 1970- nous avions l'impression autour de l'Action Poétique, de Change ou de Tel quel, d'appartenir à une même génération. Nous allions saluer Leroi-Gourhan ou Michel Foucault. Un lien ambigu nous unissait aux idées comme à l'histoire de notre temps. Cette sensation a bien disparu.

Ensuite évidemment, je me suis retiré. Je crois que la vivacité nous avait quitté, et que nous ne trouvions plus grand chose à nous dire. Cependant j'écris dans les journaux et dans les revues, quand on me le demande. Je viens de donner des textes à Java, à Jean-Marie Gleize pour *Nioques*, à Chrisitan Tarting pour *Chemin de ronde*. J'ai écrit dans *Le Matin* (autrefois), et je continue, de temps à autre, de rédiger des articles pour *Impressions du Sud*. Je crois que c'est une forme d'échange social, une façon de rester en contact avec le monde, avec le public littéraire et artistique. D'échapper donc à cette soli-

tude de l'auteur. On peut distinguer dans la poésie les effets manifestes de ce travers. C'est presque un cliché de le dire, à mon sens : il faut éviter de ne s'occuper que de soi...

2. Tu viens de publier deux livres, dont, avec "Cose naturali", un très important recueil de poèmes. Comment et où situes-tu ces livres dans l'ensemble de ton travail ?

Je viens de publier *La Montagne de kaolin*, chez Julliard. C'est une suite romanesque, en contrepoint de *Régine* (aussi chez Julliard). Je voulais composer une trilogie, avec les souvenirs de ces années : de 1938 à 1948. Il m'a semblé qu'il fallait écrire cela, maintenant, parce qu'ensuite il serait trop tard... Les *Cose Naturali* paraissent dans le même temps. C'est le hasard. Ce sont des poèmes, avec un lexique très simple, presque minimal. Il faut dire que le livre est écrit depuis 1973, et qu'il s'agit de la première édition complète, que Jean-Pierre Sintive vient de réaliser aux Editions Unes. C'est un grand bonheur de le voir enfin, mais il reste difficile d'en parler moi-même.

Les *Cose naturali* sont les Natures mortes, en italien. Mais en français, il vaut mieux dire *Natures inanimées*, ou *Vies tranquilles*, *Vies coyees* (coites). Il faut regarder les *Cose naturali* comme un exercice appuyé sur des formes poétiques simples -comme des peintures- avec un antagonisme entre les descriptions objectives, des éléments décoratifs, et des fragments lyriques qui vont jusqu'à la déclamation : l'oratoire, la prédication dans les églises, le théâtre... S'il fallait donner une cohérence à mon travail, je dirais qu'il existe une construction dissimulée -à partir des noms, des objets, de la mémoire, des généalogies et des inscriptions- qui veut découvrir une forme presque limpide de la prose et de la poésie.

3. Où et comment est-ce que tu situes ton travail, dans son ensemble, dans ce qui s'écrit aujourd'hui, en France et/ou ailleurs ?

J'ai écrit un livre épais : *L'Ouest Surnaturel*, pour la collection de Michel Chaillou, *Brèves Littératures*. C'est un plaisir pour moi d'avoir cité dans cette chronique des auteurs contemporains : Franck Venaille, Paul Keineg, Pierre Lartigue, Jacques Roubaud, Jean Thibaudeau, à la suite de Guerne de Pont-Sainte-Maxence, de Jean de Schelandre, de Chateaubriand, de Baudelaire, de Flaubert et de Swinburne. C'est dire à quel point je me sens proche de ces contemporains, même si, le plus souvent je m'en trouve très éloigné par les circonstances. Je voudrais ajouter, à la suite de ces noms d'auteurs, qu'il existe dans notre pays : la France en l'occurrence, une sorte de mécontentement de soi, qui peut aller jusqu'à la malveillance. C'est ainsi que la critique littéraire et poétique laisse paraître un dépit, voire même un dénigrement de soi que je ne peux partager.

C'est une chose quasi incompréhensible. Pour ma part je suis heureux de connaître des écrivains et des poètes comme Michel Deguy, Jacques Dupin, Pascal Quignard, Marcelin Pleynet, Jude Stéfan (je cite les premiers noms qui me viennent en mémoire). De les lire me donne une familiarité, une amitié avec eux spirituelle. Je les dispose autour de moi en compagnie de Sei Shônagon, d'Ungaretti, de Tibulle et de Gerard Manley Hopkins. Cela doit me rassurer. Je crois que je vais avoir désormais le loisir de mettre un peu d'ordre dans mes papiers, et de recopier pour vous ce texte inédit, par exemple :

*vraiment ne
croient en rien*

*même les bêtes
sont repoussées*

*elles attendent
très loin*

*butées dans
leur espérance*

mai 1992

JEAN-JACQUES VITON

1. Tu as participé au travail de la première A.P., puis à la création de Manteia, puis à celle de Banana Split, enfin, au travail de La Nouvelle B.S. et, à nouveau à celui d'Action Poétique. Quel sens donnes-tu à cette insistance dans l'activité "Revue" ? Qu'est-ce que tu y trouves ? En général et pour ton travail en particulier ?

"Insistance est bien le mot, je m'en rends compte : insistance, obstination, entêtement... C'est paradoxal parce que j'ai toujours eu un curieux rapport aux Revues : je les crois indispensables, fondamentalement nécessaires à la littérature en tant que concrétisation de son avancée, absolument uniques dans ce témoignage qu'elles apportent, et cette présence active dans l'histoire qui se fait, mais aussi, et en tant que responsable dans un Comité de rédaction (que l'on soit nombreux ou deux seulement), je les trouve obnubilantes, irritantes, accaparantes en tant que carrefours d'exigences de travaux, de réflexion, de recherches (et aussi d'autres obligations envahissantes tout autant mais moins nobles), et en tant que petits centres de crispations corporatistes... Ce qui l'emporte dans cette dualité, c'est tout de même la certitude d'apprendre beaucoup de choses d'une Revue à laquelle on appartient (singulier de dire qu'on appartient à une Revue que l'on fait, singulier mais très exact). Je suis persuadé que l'on acquiert davantage en fabriquant une Revue qu'en se contentant (si l'on peut dire) de la lire de l'extérieur... Les textes recherchés, découverts, les traductions menées à deux ou trois, ce sentiment de création poétique permanent, les auteurs rencontrés sont les moments irremplaçables de ce partage du temps à l'intérieur d'une revue. Quant à la relation à établir entre Revue et production

personnelle, c'est la question du "groupe littéraire" : nous savons l'histoire des clans pris comme lieux de production idéologique où tout texte est un apport (reflet de) à la ligne théorique commune... En ce qui concerne le rapport entre ce travail heureusement dit "personnel" et les différents espaces des revues auxquelles j'ai participé ou participerai encore, ce rapport doit exister, sans doute, et une interaction est certaine, mais je ne sais pas du tout *comment* ni où les déceler."

2. *Tu viens de sortir deux livres, la Formation du cavalier, chez Pierre Courtaud et l'Année du Serpent, chez P.O.L. Vois-tu quelque chose de différent, là, par rapport à tes autres livres ?*

"La totalité du poème *La Formation du Cavalier*, paru à La Main Courante, fin 1991, vient d'un petit manuel artisanal, manuscrit (encre mauve, écrit à la plume, dessins au crayon), de cavalerie de la guerre de 14-18 et qui appartenait à mon père, et d'une Thèse (feuilletée par hasard au CNRS en 1986) établissant les rapports très compliqués qui existent entre le cavalier, sa monture, l'espace, le schéma corporel, etc... Les indications sérieuses qu'il contient, et que j'ai simplement déplacées, qui ont pour but l'équilibre et la dextérité du cavalier, sont détruites dès le début du livre par le seul dessin très classique qu'a fait Liliane Giraudon et qui met en scène un cavalier... désarçonné. On peut dire qu'il s'agit d'une sorte d'exercice de style, reposant sur la figure traditionnelle du détournement. Avec *L'année du Serpent* paru en avril dernier, j'ai voulu rompre avec le ton des deux précédents livres parus chez P.O.L. (*Décollage* et *Episodes*) en abordant autrement la notion du narratif qui m'occupe. J'ai divisé ce livre en 3 chapitres qui entretiennent entre eux une résonance événementielle : le 1^{er} est un bloc de longs poèmes porteurs d'éléments que l'on retrouve dans le 3^e qui est, lui (de 1 à 365), la chaîne de notations faites tout au long de l'année 1989 (celle du serpent, disent les chinois) ; entre ces deux chapitres, 12 "almanachs" à l'intérieur desquels, comme dans un creuset, s'emmêlent des éléments des 1^{er} et 3^e chapitres. C'est la figure du serpent et de ses anneaux... En fait, je ne vois pas très bien l'intérêt qu'il y a à justifier *a posteriori* un projet d'écriture puisque la grande force de la poésie est "*qu'elle ne dit qu'en disant, et qu'après tout elle ne dit peut-être rien...*"

3. *Où te situes-tu dans les écritures de poésie aujourd'hui, en France, mais aussi par rapport à ce que nous savons des écritures ailleurs ? Qu'est-ce que tu écris en ce moment, si tu écris ?*

"Je répondrai d'abord à la dernière partie de cette question. M'interrogeant sur "les lectures de poésie" (Festivals, Biennales...), sur ce qu'elles mettent en scène du corps et de la voix, sur ce qu'elles provoquent, déclenchent, exigent etc..., j'ai mis très vite en chantier un livre dont chaque chapitre est l'énumération des actes, des faits qui constituent la charpente de cette cérémonie : la lecture publique. Voilà ce à quoi je travaille en ce moment, et avec un réel plaisir. Enfin, et pour ce qui est de ma "situation" dans les écritures aujourd'hui, je saute sur cette occasion : je viens de recevoir à l'instant, d'Anne Talvaz, quelques traductions excellentes de poètes espagnols, mexicains et américains qui lui ont été demandées pour la Revue *If* (une nouvelle Revue, encore, qui sortira à

l'automne prochain à Marseille) -double occasion, je m'en aperçois, me permettant ainsi de revenir aux questions qui concernent les Revues-... En guise de dernière réponse, je vais utiliser ici ce poème de Frank O'Hara, traduit par Anne Talvaz, et qui expose un art poétique dont je pourrais me réclamer :

POURQUOI JE NE SUIS PAS PEINTRE

Je ne suis pas peintre, je suis poète.
Pourquoi ? Je pense que j'aimerais mieux être
peintre, mais je ne le suis pas. Eh bien.

Par exemple, Mike Goldberg
commence un tableau. Je passe le voir.
"Assied-toi, prend un verre", dit-
il. Je bois, nous buvons. Je lève les
yeux. "Il y a des SARDINES là-dedans".
"Oui, il fallait bien y mettre quelque chose".
"Ah bon" fais-je et les jours passent
et je repasse le voir. Le tableau
suit son cours, et je m'en vais, et les jours
passent. Je passe. Le tableau est
terminé. "Et les SARDINES ?"
Il ne reste plus que des
lettres. "Ça en faisait trop", dit Mike.

Et moi ? Un jour, il me vient à l'esprit
Une couleur : l'orange. J'écris un vers
Sur la couleur orange. Bientôt une
page entière de mots et non de vers.
Puis une autre page. Il en faudrait
tellement plus, pas d'orange, de
mots, qui disent combien c'est moche l'orange
et la vie. Les jours passent. Je fais même de la
prose. Je suis un vrai poète. Mon poème
est terminé et je n'ai toujours pas parlé
de la couleur orange. Il y a douze poèmes, je les intitule
ORANGES. Et un jour, dans une galerie,
je vois le tableau de Mike, intitulé SARDINES.

(Selected Poems, Manchester - G.B. -, 1991)

JOSEPH GUGLIELMI

I. *Action Poétique*, dès 1953, puis *Les Cahiers du Sud*, *Manteia* (que j'avais baptisée) le lieu de tous les terroricisimes, furent les étapes initiatiques. Et de nécessité. Que serait la diffusion de la poésie sans les revues ? Véritables laboratoires, champs plus ou moins clos où se forment les personnalités ou les épigones... J'aime les revues, endroits de tous les dangers, aventures et passions ! De tous les conformismes aussi !

J'aime les revues, les lourdes et les légères, malgré les conflits dans mes rapports à elles, *Manteia* dont j'ai été plus ou moins viré et, un temps, *Action Poétique*... *Change*, *L'IN PLANO*, "A", *ZUC*, *Ragile*, *Java*, *Nioques*...

Et pour les "petits" éditeurs, je peux dire que j'ai été très proche de deux d'entre eux, *Le Collet de Buffle* et *Orange Export Ltd* surtout, sans oublier *Æncrages & Co*... Pour moi, publier chez un de ces éditeurs ce n'est jamais une occasion de caser un fond de tiroir. Le plus souvent le poème est composé tout exprès, forme un véritable livre, *Ley de fuga*, *Le Mais trop blanc*, *Lunes d'été*... Il faudrait parler aussi du plaisir de travailler avec des artistes, peintres, graveurs comme Groborne, Charpin, Anne Slacik, Thérèse Bonnelalbay, Frédéric Deluy...

II. Le livre *K ou le Dit du passage* sort chez P.O.L dans la suite de *Joe's Bunker*, mais dans une forme plus coupée, plus aérée où le vers, 7, 14 pieds est moins visible... Le poème plus nerveux, moins lyrique ; dérision, dérision...

III. Situer mon travail ? M'est difficile ! Je dirai que je me sens assez isolé dans la French Connection Poétique qui me le rend bien ! La poésie d'aujourd'hui aux USA m'inspire. On y magnifie beaucoup moins que chez nous ! Du moins ceux que j'ai traduits, Jack Spicer, Norma Cole, Rosmarie Waldrop, David Antin, Larry Eigner, Craig Watson, Joseph Simas, Susan Howe... Et Michael Palmer, Peter Gizzi, Michael Gizzi, Cole Swensen, Lyn Hejinian entre autres, Jerry Rothenberg, Michael Davidson, Keith Waldrop, le magicien de Providence.

Je viens de terminer deux livres de poésie, *ceux mobilisent l'* et *Happen dice* et je travaille à trois autres titres : *Le tympan de Cortrat*, fasciné que j'ai été par le mystérieux portail mérovingien d'une église du Gâtinais, *Passage Mallarmé*, un passage parisien mythique et *Une nouvelle poussière*. Il va sans dire que ces références ne jouent que comme détonateurs. Pour le reste, le livre se nourrit, au jour le jour, de lectures, de réflexions que je note sur des bouts de papier et que j'utilise directement à la machine... Je tape directement sans brouillon manuscrit. Ceci après *Joe's Bunker*... *Une nouvelle poussière*, allée du Parc et *Passage Mallarmé*, rue Mozart, chez G. Tout ça plus ou moins parsemé de dates, plus ou moins réelles...

Un autre titre est né après un séjour à la campagne :

La Nuit du paysage

LA CHRONIQUE DE CLAUDE ADELEN

49 + 1 NOUVEAUX POÈTES AMÉRICAINS

Nos lecteurs connaissent déjà, depuis le 117^e numéro d'*Action Poétique*, 45 de ces poètes américains, rassemblés et traduits à l'initiative de Claude Royet Journoux et Emmanuel Hocquard, eux-mêmes redevables de cette entreprise à leur ami Claude Richard. Nous retrouvons dans ce beau volume bleu-atlantique, spacieux à la lecture, typographie soignée, épais papier palpable, les mêmes avec plus de textes, ou les mêmes textes se donnant plus d'espace (L. Hejinián, C. Harryman ou T. Mandel par exemple), plus comme il se doit cinq nouveaux : Duncan Mc. Naughton, Gale Nelson, Ray Ragota, Gail Sher, Marjorie Welish.

Deux adjonctions : la présentation d'Emmanuel Hocquard, qui pose les premières questions, des notices bibliographiques pour chacun des poètes, précieuses pour la connaissance de cette poésie américaine en train de se faire qui est ici photographiée, début 92, véritable rampe de lancement pour des traductions futures. Tout de suite, disons que c'est une génération qui nous est présentée. A part Asa Benveniste (1925-1990), voici des gens nés entre 1940 et 1950, pour la plupart, et une poignée de poètes (J. Day, B. Friedlander, P. Gizzi, G. Nelson, E. Robinson), qui ont moins de quarante ans. Il est réjouissant de constater une telle vitalité. En France (l'anthologie d'Henri Deluy parue chez Flammarion en 89 l'avait montré), comme aux Etats-Unis, l'écrasante machine de l'utilitarisme et de la communication forcenée du produit standard, génératrice du mou formel, la machine à décerveler, ne parvient pas à empêcher que prolifèrent, débordantes d'invention, de gaieté, irréductibles aux modèles imposés, des générations semblables de poètes. Ainsi le scepticisme vigilant d'E. Hocquard, qui ne manque pas de dénoncer en cette occasion le fléchissement français («1986 : la "modernité" donne certains signes d'essoufflement... les vieux démons poétisants se réveillent de toutes parts : passéisme nostalgique et métaphysique de pacotille sur fond de campagne tranquille...») peut-il à juste titre être tempéré par l'espoir (qui motive l'entreprise de traduction de ce nouveau monde poétique) dans le *"fait que des relations privilégiées (en raison de nombreuses convergences d'idées et d'approches des problèmes d'écriture) pourraient exister entre des poètes français et américains de la même génération."* D'où le parti pris de l'ouvrage : l'effet traduction voulu, et justifié par cet arbitraire qui fait question (mais tout est dans de telles questions, destinées à bousculer nos arbitraires) : *"Il m'arrive de lire de la poésie américaine en anglais. Mais mon vrai plaisir est de la lire en français. C'est alors que vraiment "soudain je vois quelque chose". Mon contentement pourrait s'exprimer alors dans ces termes : ça, jamais un poète français ne l'aurait écrit."* L'effet traduction. L'étrangeté. Ce qui fait question et qu'exprime ce paradoxe : Stephen Rodefer, né en 1940 à Bellaire, Ohio : *"Mon travail est une amélioration de vie et une contribution à la littérature française."* La consultation des *"vies brèves"* des poètes regroupés, assorties de semblables déclarations, permet, après la lecture, de dégager la tendance générale de l'ensemble, même si, comme le dit E. H. : *"sans trop regarder en arrière, ils vont leur propre chemin, sans souci d'appartenance à des écoles, affinent les analyses, inventent les formes qui leur conviennent... chacun et chacune à sa façon, tous avec une liberté, une élégance et une maîtrise impressionnantes."* Tendance qu'on peut

avec E. H. résumer ainsi : *«priorité donnée à la langue, prise comme substance ou matière du poème et non plus comme simple instrument d'expression ou vernis esthétique ; richesse et complexité des inventions formelles ; mobilité, liberté et dynamisme d'une poésie vigilante, en rupture avec les modèles formellement et idéologiquement académiques et conservateurs, tels qu'ils existent aux Etats-Unis comme ailleurs.»* Question encore. Incitation à nous remettre en cause ? Je citerai ici quelques-unes de ces déclarations d'intention dont les poèmes sont les actes :

1. *«L'art est toujours instable... la forme est le sens visible»* (T. Beckett)
2. *«Mon travail fait appel à l'improvisation orale»* (S. Benson)
3. *«Ma poésie s'est attachée à déconstruire la voix patriarcale, si forte à l'époque où j'ai commencé à entendre de la poésie»* (D. Bromige)
4. *«Je m'intéresse à la rencontre de la maladresse et de la beauté (y compris celles de l'esprit) chaque fois que je me trouve confrontée à elles et à leur rôle social»* (J. Day)
5. *«Il (mon dernier livre) contient un certain nombre de poèmes sériels (ou de fictions), tous écrits à partir d'autre chose -un film, un opéra, un livre, un rêve, quelqu'un.»* (B. Einzig)
6. *«J'essaie de ne pas trop penser à l'écriture, j'essaie de ne pas trop penser en écrivant, mais plutôt d'être pensé par l'écriture.»* (N. Fisher)
7. *«Autrefois les poètes aimaient travailler à des problèmes difficiles de versification. Aujourd'hui, l'équivalent, c'est de trouver un rapport entre un texte et des images.»* (D. Levi Strauss, citant Barthes)
8. *«Je vois la poésie comme une satisfaction (saturation) pour une conscience en friche (en fiches)»* (K. Robinson)
9. *«Je me sers aussi beaucoup de la citation, comme beaucoup de mes contemporains.»* (E. Selland)
10. *«Le résultat a l'aspect d'une pensée non linéaire qui donne lieu à des textes spécifiques.»* (J. Sherry)
11. *«Qu'il voie l'écriture comme ordre saisi au cœur du chaos ou chaos saisi au cœur (ou situé entre ces deux extrêmes, là où le sens risque le plus de vaciller), le lecteur n'a pas d'excuse pour éviter de lire les mots comme des instruments de précision, des révélateurs d'un esprit dont l'essence est la transformation... l'ennemi est l'usage courant.»* (G. Young)

La première chose qui frappe quand on commence à lire ces textes, à en ressentir *«l'effet traduction»*, c'est le traitement du vers. En français cela donne des poèmes qui quant au vers, n'appartiennent pas au même monde que les poèmes dits *«en vers libres»*. Ce qu'Henri Deluy déclarait aimer dans la modernité, l'interrogation sur *«où commence le poème, où commence la phrase, où se constitue le vers»*, nous y sommes ici pleinement confrontés. On comprend qu'un tel ensemble, aux yeux d'un E. Hocquard, d'un C. Royet Journoux, puisse servir de référence à tout un type de travail. On est aux antipodes du discours poétique français à dominante lyrique du XX^e siècle. Cet *«effet traduction»*, le parti pris d'exclure le bilinguisme, conduit à évacuer un aspect traditionnel de notre façon d'apprécier la poésie : l'attrait pour la sensualité des assonances et allitérations, le prestige des effets harmoniques et rythmiques, bref la sacro-sainte *«musique des mots»* sur laquelle nous sommes habitués à fonder notre plaisir, et qui constitue une part essentielle de l'expression lyrique, provoquant (même si l'on s'efforce de rester maître du jeu)

un glissement presque inévitable vers la préciosité, le maniérisme, la complaisance envers la tradition (mais faut-il la renier ?) Chez nos américains-traduits, foin de cet amollissement que donne le plaisir de bouche et qui pour nous autres poètes français reste toujours tentateur. «*En vérité, quand on a dépouillé des couleurs de la musique les œuvres des poètes et qu'on les prend en elles-mêmes, tu n'ignores pas quel en est l'aspect pour en avoir fait toi-même l'expérience.*» C'est Platon qui disait cela, et les poètes américains semblent bien plus que nous en avoir tiré leçon, et aussi leurs traducteurs.

La traduction substituée à cet effet trompeur une réalité du rythme, par la syncope, l'effet d'enjambement (qui est aussi un des effets essentiels, mais dangereux, de la modernité), de la brisure à la strophe ; en lisant Andrew Schelling, on songe aux poèmes de Paul Louis Rossi.

L'usage des constructions logiques, mises à nu, chez Ray Ragota ou Eric Selland par exemple, produit un effet de déplacement, qui s'oppose à un autre effet «*poétique*» dont abuse le vieux monde, celui de la déconstruction syntaxique (l'effet «*traduction Hölderlin*», «*grammaire lyrique*», inversion du sujet, etc...) Rien de tel ici, dans une poésie qui est pourtant dans un registre volontiers philosophique, analytique. On est plutôt en présence d'une poésie excessivement grammaticale, ayant peu à voir, même dans ses proses fantasmagiques, avec les écritures automatiques surréalistes, puisque cela ne fonctionne pas sur la libre association des métaphores (elles sont presque unanimement évacuées), le jeu du compas analogique, mais sur les libres associations grammaticales (comme chez K. Robinson) et syntaxiques, lesquelles auraient plus à voir avec les expériences futuristes ; ici l'incohérence n'est pas feinte, elle peut coïncider avec la mise à plat du réel, dans des proses ou des sortes de litanies hyperréalistes ; ou bien l'on croit reconnaître comme un accent faulknerien chez J. Simas ; à moins que le tissu narratif ne se troue, mais comme le dit le même Joseph Simas : «*Les mots ne pourront jamais supplanter l'acte de voir, mais sont là pour décrire ce moment où l'œil commence à le faire, où le monde paraît s'aplatir.*» Variété infinie des procédés de discours poétique, aphoristique, usage indifférent du vers ou du non-vers, ou de la prose, du monostiche, bref, des gens qui préfèrent «*que la poésie soit un peu facétieuse en douce à propos de tout*» (S. Rodefer).

Le corollaire de tout ceci est évidemment l'évacuation massive de toute émotion de type traditionnel, de tout spontanisme tel que nous l'avons connu en France dans les années 60 (la poésie de la tripe), ou de tout sentimentalisme (sur «*fond de campagne tranquille*»), dans un discours qui se veut constamment critique sur lui-même (voyez St. Benson), sans pour autant exclure la colère (James Sherry : «*Travail ordinaire*») ou un type d'émotion contenue comme chez Rachel Blau Duplessis, Tom Mandel, Carla Hayman ou Ted Greenwald. Mais l'émotion refoulée dans un travail qui traite avant tout la langue comme matériau rythmique, une sorte de free-jazz grammatical établissant des relations de sens aléatoires. Question. Peut-il y avoir poésie sans émotion ? Ou bien l'émotion est-elle située ailleurs que dans le registre sentimental ? Cette poésie américaine des années 90 semble avoir déplacé le problème de l'émotion. Les thèmes classiques de l'amour, de la mort, de l'engagement, de l'être lyrique ne sont plus ici privilégiés, exaltés, mais annexes. L'émotion, car il s'en dégage une, provient de la pudeur, de la mise en abîme du secret, qui en est comme le négatif. C'est encore le divin Platon qui nous recommandait de nous méfier de la poésie, «*car elle les alimente (les plaisirs*

d'amour, l'emportement de tout ce qu'il y a dans l'âme d'états de désirs comme de joie), en les arrosant alors qu'il les faut secs ; en nous elle les établit maîtres alors qu'il les faut maîtrisés». Voyez plutôt Alan Davies :

*«Tiens toi. Tiens moi
serré.
Deux lignes effacent la douleur
de la page.
Je ne fais que passer
là-dessus.»*

49 + 1 nouveaux poètes américains, *Action Poétique / Un bureau sur l'Atlantique / Royaumeont* (350 p. - 150 F.)

LA PORTE, BERT SCHIERBEEK,

TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR HENRI DELUY, FOURBIS ÉD., 1991.

Dans la suite des très beaux poèmes qui font ce livre, on retrouve par deux fois le mot-titre, *la porte*, qui relève du monumental et de la banalité. Le livre en propose le décryptage :

Ouverte, c'est un trou vers l'espace...

Fermée, c'est un pan de mur qui limite l'espace, c'est l'obstacle, la barrière.

S'il est en mouvement, cet obstacle, *il est une porte / alors je, une porte...* C'est aussi la voie étroite, la porte du salut, l'issue vers l'oubli ou le rendez-vous définitif.

Ce titre, c'est donc le symbole du mouvement en battement perpétuel, une horlogerie de la mémoire, du cœur, du sentiment de la douleur -un sentiment qui tient tout le livre dans le même rythme prudent et discret. Deuil de la femme aimée. Persistance d'un bien étrange dialogue autour d'un minuscule souvenir-réflexe, une persistance des allusions au quotidien partagé : *Quand il pleut / je pense / pourvu qu'elle ne se mouille pas / et quand il vente / pourvu qu'elle n'attrape pas froid...*

Tout ce livre est fait de ce matériau d'évidences sensibles, dans une architecture péremptoire ; des vers brefs, des petites coulées retenues un peu, comme dans l'attente de l'appréciation émotive du lecteur (celle dont Bert Schierbeek parle ainsi, celle qui est partie -est-ce la porte ?-, il est bien certain que le climat d'ici, d'ici-bas, persiste à la cerner, où qu'elle se trouve, dans son ailleurs). Et les exemples ne sont pas rares de cette douce chasse à l'ombre, et chaque poème est un affût de cette posture. Ce qui est à remarquer, c'est qu'à aucun instant, Bert Schierbeek ne se dirige vers l'impossible. La surface qu'il parcourt, cette surface de l'irréparable blessure, présente constamment un support rigide, froid, peu énigmatique, sans prise pour le ricochet : *J'ai rêvé / et je me suis réveillé / je me suis tourné / et j'ai pensé / je vais lui parler / il y a si longtemps / que je n'ai pas eu de ses nouvelles...* Une véritable émotion.

Je rappelle qu'en mars 1990 était paru *Formentera* (également traduit par Henri Deluy, à la suite d'un séminaire de traduction tenu à Royaumeont, et auquel participaient : M. F. Ehret, E. Hocquard, R. Hourcade, J. Cageire et B. Noël), dans la collection *Les cahiers de Royaumeont*.

J.-J. V.

À PROPOS DE POÉSIE GRECQUE ET LATINE

MARTIAL

(Marcus Valerius Martialis, env. 40 -104 ap. J.-C.)

- *Épigrammes* «choisies» (en édition bilingue),

traduction en vers et présentation de Jean Malaplate,

Poésies/Gallimard, 1992, 47 F.

- *Épigrammes choisies* (en édition bilingue),

traduction en vers et présentation de Dominique Noguez,

Orphée/La Différence, 1989, 29 F.

(Dans les deux cas, le texte est celui de l'édition Izaac, C.U.F.-Budé, 1930-34)

Avoir en main, pour le même poète, deux traductions, même partielles, le lecteur y trouve son compte. Martial a écrit un peu plus de mille cinq cents épigrammes. Jean Malaplate en propose trois cents, Dominique Noguez presque cent cinquante. Leurs choix se recoupent suffisamment pour permettre le jeu de la comparaison, sans faire double emploi.

Ni l'un ni l'autre ne se pique «d'un faux honneur d'être fidèle». Citant tous deux Marot parmi leurs prédécesseurs, ils se donnent, comme lui, la liberté d'ajouter ou de retrancher, ici ou là, et de débaptiser les personnages en fonction des besoins du vers ou de la rime...

Martial en aurait-il donné l'exemple ? À partir d'une épigramme de Lucilius (*Anthologie Grecque* : A.P. XI, 257), il change les noms des personnages et passe d'un distique à deux dans son épigramme VI, 53. Mais lui ne traduit pas : il joue le jeu de la variation, dans un genre ou sur un thème. Si son originalité, justement, consiste à faire prendre un tournant à l'épigramme, il est sans doute dommage de ne pas attirer plus nettement l'attention du lecteur sur la tradition qui s'infléchit. Tout Romain cultivé parle, lit, et écrit le grec : Martial a, dans sa bibliothèque, une bonne moitié de ce qui est devenu pour nous l'*Anthologie Grecque*, et tout ce qui s'est perdu depuis : constamment, il joue sur les effets d'écho, parfois directement (voir III, 34, p. 42 Noguez ; ou IV, 9, p. 68 Malaplate) sur des noms ou des mots grecs.

Chez Jean Malaplate, le style est le plus souvent soutenu et la versification régulière - trop, peut-être. Pourquoi n'avoir pas cédé davantage à ses tentations, comme à celle du vers de quatorze syllabes, dans l'épigramme IV, 90, p. 77 ? Même retenue dans le vocabulaire : le traducteur n'écrit pas certains mots *bas*, tout en les donnant à entendre : ah, le charme discret des points de suspension !... Et il avait prévenu (p. 19) son lecteur : «Une version intégrale en vers serait un rude pensum aussi bien pour le lecteur que pour le traducteur». Voilà une manière bien étrange de capter la bienveillance... et l'arroseur pourrait ne pas s'en tirer les pieds secs.

Dominique Noguez est moins sévère, plus en complicité avec Martial. Après une introduction rarement contestable et toujours stimulante, riche de théorie et d'humour, il offre, de chaque épigramme choisie par lui, une «adaptation» (p. 22) comme faite *de chic* et jubilatoire. Bien sûr, certaines interprétations «forcent» le texte ; la versification est désinvolte, et il est difficile d'y reconnaître la rigueur de celle de Martial, mais il y a un

allant qui fait passer l'abus. Ça vit ! Et l'exactitude est ailleurs : dans l'idée donnée au lecteur de la verve et de la virulence de l'original.

Au total, voilà, comme on dit, deux livres où l'on ne s'ennuie pas. On aurait tort de se refuser l'un : Marial mérite bien qu'on y regarde à deux fois...

LUCRÈCE

(Titus Lucretius Carus, env. 99/98 - 55/54 av. J.C.)

- *La nature des choses (De rerum natura, traduction seule, en prose)*, traduit et présenté par Chantal Labre, Arléa, 1992, 130 F. (avec un petit dictionnaire des noms propres et un glossaire des noms communs. D'après l'édition Ernout : voir ci-dessous.)

- *De la nature (De rerum natura, traduction seule, en prose)*, traduction, introduction et notes par Alfred Ernout, Gallimard, coll. *tel*, 1920-1965-1990, 45 F. (Réimpression photomécanique - partielle de l'introduction et complète de la traduction - de l'édition bilingue d'Ernout, C.U.F.-Budé. Le copyright *Les Belles Lettres* 1984, 1985, laisse ignorer au lecteur que la première publication intégrale date de 1920 ; édition revue et corrigée en 1965, réimprimée ensuite).

- *De la nature (De rerum natura, traduction seule, en prose)*, traduction, introduction et notes par Henri Clouard, GF-Flammarion n° 30, 1931-1964, 23 F. (Le copyright de 1964 laisse ignorer au lecteur que la première publication date de 1931. Pas d'indication de l'édition suivie).

De Lucrèce, il ne reste à peu près que son œuvre : un poème philosophique de sept mille quatre cents vers *sur la nature*, reprenant le titre et le propos du principal traité, rédigé, lui, en prose, d'Épicure (341-270 av. J.C.) : le *De Rerum Natura* est, en attendant de nouveaux déchiffrements, voire de nouvelles découvertes, l'exposé le plus ample qui nous reste de sa doctrine.

Le poème est écrit dans la grande forme épique de l'hexamètre dactylique, et puise aux sources diversifiées d'une des plus riches traditions de la poésie grecque : celle de l'épopée homérique, des hymnes à une divinité, mais aussi et surtout, de la poésie philosophique, où se rencontrent Parménide et Empédocle*. Lucrèce, malgré la divergence des philosophies, rend à ce dernier un hommage vibrant (I, 715-733).

Les répétitions de vers sont assez fréquentes. Certains y voient le signe d'un inachèvement de l'œuvre. Pour les plus longues (vingt-cinq vers) il est possible, mais pas certain, qu'il s'agisse de mises en place provisoires, Lucrèce se réservant de choisir lors d'une révision finale. On peut aussi penser qu'il leur attribue délibérément une fonction, pédagogique et structurante, de refrain et d'affirmation.

Chantal Labre donne une brève et belle introduction, pleine d'un élan généreux. Chaque livre est précédé d'un sommaire et d'une introduction particulière, qui relance avec bonheur la bienveillance et la curiosité du lecteur.

La traduction, dans l'ensemble d'une assez belle venue, ressemble souvent à ses devancières, parfois même dans leurs défauts. Comme celle d'Henri Clouard, elle prend la liberté de couper pour «alléger» ; elle assume aussi l'ingrate tâche - pédagogique, mais peu légitime - de gloser pour faire comprendre.

Il arrive que, dans l'empoulement, un groupe de mots ou un vers soit oublié : ainsi II, 733, p. 85. De même, p. 46 : *juvat integros accedere fontis/et haurire*, «il me plaît d'accéder à des sources intactes, et d'y puiser» (I, 927/28, repris, comme tout le passage, en IV,

1-25) ; dommage... car Lucrèce semble bien ici faire écho à certains enjeux de la poésie hellénistique : le propos rappelle nettement celui de l'épigramme 28 (A.P. XII, 43) de Callimaque.

Dans le prologue du livre I, les vers «théologiques» (I, 44-49, repris en II, 646-651) ont disparu, remplacés par la mention «lacune». C'est aller un peu vite en besogne : Ernout les considère, en effet, comme interpolés, mais ne les supprime pas ; et, à la suite d'Ettore Bignone, en 1945, de nombreux commentateurs (Cyril Bailey, Pierre Boyancé, Marcel Conche, etc.) les trouvent, au contraire, tout à fait à leur place à cet endroit du livre I, pour affirmer que le bien suprême, aux yeux du sage épicurien, est le plaisir *catas-tématique*, plaisir *en repos* ou plaisir *pur*, tel que le connaissent les dieux. Les supprimer limite la portée philosophique de l'*Invocation à Vénus*.

Henri Clouard, dans sa préface, exalte en Lucrèce le poète, mais traite avec condescendance le philosophe, traditionnelle perspective à courte vue, inspirée par un parti pris, plutôt que par la profondeur de l'analyse. À l'occasion, il prend soin de traduire *religio* par *superstition*, ce qui est un des sens possibles, mais pas celui qui s'impose chez Lucrèce. La traduction tranche, taille et brode, avec quelques fleurs de rhétorique ; elle reste pourtant lisible sans désagrément.

La référence, en langue française, reste la traduction d'Alfred Ernout. Elle porte allègrement ses soixante-douze ans ; elle est souvent plus alerte que ses cadettes. Surtout, elle est exacte et claire. C'est elle qui offre le meilleur rapport qualité/prix.

Dominique BUISSET

Vient de paraître :

Lyra erotica, VI^e siècle de notre ère, IX^e siècle avant Jésus-Christ (sic) textes choisis et traduits du grec par Yves Battistini Imprimerie Nationale, 160 F.

Sous presse :

Horace, *Odes et Chant séculaire*, édition bilingue, traduction et présentation de Claude-André Tabart, Orphée/La Différence, 39 F.

* Il faut signaler, également dans la collection *tel* de Gallimard, la reprise d'un grand travail scientifique : l'édition critique d'Empédocle, par Jean Bollack, parue initialement aux Éditions de Minuit, en 1965 et 1969.

Trois volumes :

Empédocle I, Introduction à l'ancienne physique.

Empédocle II, Les Origines, édition et traduction des fragments et des témoignages.

Empédocle III, Les Origines, commentaires 1 et 2.

Près de 1400 p., 286 F, en édition presque de poche, c'est presque un cadeau. À saisir.

UN COUPLET POUR JUDE STÉFAN

Il n'y a plus guère de lecteurs hédonistes, au sens où le revendiquait Borges, et les derniers lieux où s'exerce encore une "critique" de la production poétique publient trop rarement des comptes-rendus témoignant d'un authentique *bonheur* de lecture -cette émotion intellectuelle et sensuelle à la fois que peut susciter un livre, dont ce devrait être après tout la visée, ou la fonction. On préfère le plus souvent s'en tenir aux déclarations de bon ton, au flou "artistique", aux théories d'avant-hier- quand il ne s'agit pas de simples marchandages, renvois de fleurs, stratégies de bon voisinage.

Aussi les deux brefs recueils d'essais que publie simultanément Jude Stéfan (*Xénies*, chez Gallimard ; *Scholies*, au Temps qu'il Fait) tranchent-ils sans trop de peine sur ces empesés bavardages et viennent nous rappeler qu'il n'y a pas (ou peu) de vraie littérature en dehors de la subversion *grave, joyeuse*, qui lui redonne périodiquement son élan. Car le travail du poète est aussi de *hâter* le jugement critique que la "postérité" (indifférente, incompétente) entérinera une fois les acteurs décédés, embaumés ou tétanisés. On retrouve donc dans ces deux courts traités l'insolence, l'inquiète ironie, l'attention vigilante qui faisaient déjà le charme de précédents "Dialogues" (*Dialogue des figures*, *Dialogues avec la sœur*, tous deux chez Champ Vallon), à ceci près que *Xénies* et *Scholies* s'attachent plus ouvertement au présent, tranchent "à chaud" (ou dans le vif) -et tissent lentement, mine de rien, une manière d'alphabet secret de notre siècle finissant. En dehors de toute obédience "doctrinale" (saintes chapelles !), mais en parfaite connaissance de cause, je veux dire à partir d'une véritable "érudition" contemporaine. Témoignage d'autant plus précieux, donc, puisque livré sans autre souci que de *répondre* à la lumière (ou à l'ombre) que certains livres jettent périodiquement dans nos esprits, ou sur nos têtes.

Jude Stéfan se moque à juste titre des cénacles qui sont la plaie et la langueur de notre histoire littéraire (phénomène cyclique d'autant plus aberrant que tous nos poètes importants ou presque, depuis la nuit des temps, se sont affirmés en dehors de ces coterries, ou dans leurs marges). Préférant à leur gaîté feinte l'isolement et "l'ennui originel", il y perd évidemment une "notoriété" immédiate dont il n'a du reste que faire, mais y gagne par contre -fardeau plus appréciable- une liberté d'esprit et de jugement qui l'autorise à goûter tour à tour, sans contradiction notoire (ou plus exactement : dans la richesse de cette confrontation) Handke et Roche, Hocquard et Messagier, Salabreuil et Bernard Noël, pour s'en tenir ici à quelques noms. Et d'exercer, en vertu d'un plaisir qui ne relève pas de la seule esthétique, un sens critique dont la *pertinence* (je ne vois guère d'autre terme) se trouve rarement en défaut. Ce qui lui permet souvent d'aller à l'essentiel, ou droit au but, quitte à s'inscrire en porte-à-faux contre certaines idées reçues, largement dominantes, où s'enlisent aujourd'hui trop de discours lénifiants. De réfuter Mallarmé, par exemple -ou l'ombre écrasante qu'il projette sur la poésie moderne, au détriment d'auteurs fichtrement plus importants (ou "nourriciers", si l'on préfère : c'est-à-dire n'enfermant pas leurs successeurs dans une rhétorique aberrante, improductive, mal formulée).

* Puisqu'il faut être clair : en termes de "rénovation" métrique, on peut encore partir de Rimbaud, de Corbière, de Reverdy (par exemple) et "trouver du nouveau" -alors que Mallarmé n'engendre, plus terre à chaque génération, que sa propre répétition.

Les deux ouvrages, composés de textes assez brefs rédigés sur plusieurs années, n'abordent probablement pas tout ce qui compte aux yeux de leur auteur en matière d'écriture contemporaine (prose ou poème, d'ailleurs, puisque Jude Stéfan ne commet pas l'erreur de dissocier les deux domaines : "poétiquement" parlant, Kafka sera toujours à cent coudées d'un versificateur de seconde zone, etc). Même si l'on complète *Xénies* et *Scholies* par les *Dialogues* précédemment cités, on n'obtient certes pas un "manuel" exhaustif, ni même un aperçu définitif. Tels quels, ces livres possèdent néanmoins une forte cohérence, parce qu'édifiés sur un univers intérieur d'une grande richesse, et nous fournissent une précieuse indication, un état des lieux abrégé mais relativement représentatif du champ poétique actuel, jugé par l'un de ses meilleurs représentants.

Ils constituent de surcroît un excellent antidote au fatras dérisoire qui se déchiffre un peu partout et l'écrivain qui débiterait aujourd'hui (ou persévérerait) dans notre art tour à tour morose et furibond ferait bien d'y jeter plus qu'un œil. Les livres de réflexion des auteurs qui "comptent" ne sont plus monnaie courante de nos jours, chacun se contentant de défendre son pré carré, sans trop s'apercevoir que les lecteurs désertent un à un les gradins. Nous manquons singulièrement de chaleur, d'ouverture, de désintéressement -ou peut-être tout simplement de compétence- et nous avons grand tort (je veux dire : nous, les "praticiens") de laisser le champ libre, dans le domaine critique, aux universitaires du moment, guère plus "éclairés" ou moins abscons que ceux d'hier, à d'infimes exceptions près. Distinguer (et défendre) les vrais livres du présent n'a jamais été chose aisée. Cela demande du métier, de l'altruisme, et surtout une profonde sensibilité envers ce que le langage incarne -ou terre- derrière ses masques et ses mausolées. Jude Stéfan, qu'on a trop vite catalogué (c'est la Loi) sous l'étiquette de "baroque" pour la thématique amoureuse, lettrée, mortuaire de ses vers, montre à travers ces notations critiques ce que peut être une culture "vivante" (*a fortiori* lorsqu'elle est ainsi liée au travail créateur) et s'affirme par-là même comme l'un de nos derniers vrais lecteurs.

Quant au "fond", dont j'ai peu parlé ici, il va de soi qu'il appartient avant tout à l'auteur et renvoie, en l'éclairant, à son œuvre poétique "proprement dite". A chacun donc de s'y pencher. Disons simplement que c'est parce qu'il remet *au centre* de toute écriture la déchéance d'être, son malheur et son rêve, son honneur et sa boue (et qu'il revendique ce travail d'inscription comme une œuvre de mort et d'illumination, de soleil et de sang) que Jude Stéfan, à l'image de Pound, peut être le contemporain des poètes passés qu'il affectionne : Catulle et Scève, Rimbaud, Théophile, Marot... -réinventant contre ces temps infects la seule filiation digne de ce nom qui donne son sens à l'éternel présent du poème : nul ne peut vivre (littérairement ou non) cloîtré dans son époque, mais seuls ceux qui savent lire par delà les siècles et les langues sont amenés à chanter autrement qu'en leur nom.

Yves DI MANNO

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE AMOUREUSE DE L'ÂGE BAROQUE, 1570-1640,
VINGT POÈTES MANIÉRISTES ET BAROQUES. LE LIVRE DE POCHE N° 6910.

L'introduction, le choix, les notices et les notes sont de Gisèle Mathieu-Castellani, l'une des spécialistes apprécié(e)s du domaine et de la période, auteur déjà d'une remarquable anthologie "Eros baroque" paru chez 10/18. Une anthologie de plus ? Oui, : il n'y en a jamais trop. Celle-ci rassemble et présente, avec un appareil critique retenu et précis, des œuvres de vingt poètes ⁽¹⁾ parmi les plus *significatifs* du genre et du moment. Certains sont connus du public informé (D'Aubigné, Desportes, Jodelle, Sponde, Théophile, Tristan...), d'autres le sont moins ou pas du tout. Quelques-uns seront des découvertes. Ensemble, ils représentent un large éventail dans la production de ces soixante dix années choisies comme temps de référence pour l'éclairage et l'illustration de notions discutées (le baroque, le maniérisme : leurs différences, leurs qualifications, leurs zones d'influences, leurs thèmes, leurs façons...) Sans doute pourrait-on relever telle ou telle absence, discuter tel choix dans l'œuvre d'un tel ; on pourrait s'interroger sur l'insistance à privilégier un aspect dans la production du moment -la poésie amoureuse- qui ne demeure pas le plus riche, ni le seul.

On peut surtout, me semble-t-il, s'interroger sur la pertinence de l'entreprise éditoriale elle-même ; sur son caractère et les contradictions qu'il révèle.

L'entreprise se veut de vulgarisation, dans le bon sens du terme : il s'agit, pour une collection de large diffusion, de "*rendre accessibles*" (nous dit-on) des poèmes dont l'état de langue n'est plus le nôtre, dont la forme imprimée ne facilite pas la lecture. Le volume, nous répète-t-on, ne vise pas "*un public de spécialistes*", il faut donc le rendre "*lisible*" pour le lecteur d'aujourd'hui, non formé aux subtilités d'une langue en mouvement, d'une écriture en mutation, d'une orthographe en cours de fixation et d'une ponctuation d'intention plutôt que de raison. Il s'agit donc de mettre *un ordre* (le nôtre ?) dans les désordres d'écritures révolues quant à certains aspects de leur apparence. De façon à aller à l'essentiel ? Le sens ? L'expression ? Débarrassés de quelques aspérités sans grande importance (ici la ponctuation, ailleurs beaucoup plus), les poèmes pourraient délivrer leur message, leur charge de sentiments, d'idées et d'émotions, pour un public élargi. L'entreprise ne serait rien moins que "*démocratique*". Il y aurait donc, dans les poèmes anciens, ce qui est indispensable et de qui l'est moins ; on pourrait modifier la ponctuation, l'orthographe, mais non la rime (on va jusqu'à nous préciser, en certaines éditions, qu'on a "*modernisé*" l'orthographe, sauf quand elle joue son rôle pour la rime...) On veut nous en persuader : en alignant une orthographe sur la nôtre, en apaisant la ponctuation, en réglant la graphie, il serait possible d'atteindre le cœur du poème ; sa "*nature*" peut-être ?

L'illusion pédagogique s'est installée, de longtemps : elle règne.

Chacun, pourtant, peut le savoir : la pédagogie n'a d'intérêt qu'au sein d'une culture. Le poème, et l'accès au poème, est une chose de culture. Laisser croire qu'il est possible d'apprécier, de goûter les poèmes écrits au XVI^e siècle en les libérant de quelques entraves *formelles* est, pire qu'un contresens, une erreur.

Et qui ne prépare en rien à la lecture de la poésie contemporaine (car, là aussi, est la question). La culture et l'effort pour accéder à l'œuvre de Pierre Reverdy ou à celle d'André du Bouchet ne sont pas plus minces, ni moins ardues, ne réclament pas une

LILIANE GIRAUDON

POSTCARDS ABOUT CORRADO COSTA & MICHAEL PALMER

*"Il n'est jamais trop tard pour
commencer à penser différemment
; disait le flamand rose au
cactus raquette"*

Alice Notley

I

Qu'est-ce que la poésie et si vous savez ce qu'est la poésie qu'est-ce que la prose. Cette nuit, j'ai fait un rêve. Corrado Costa était vivant et nous étions dans un bar de Spoleto. Inutile de dire plus que vous en savez même si vous ne le savez pas. Il riait si fort que son rire m'a réveillée. Moi aussi je riais. Les gens peuvent pour ainsi dire être créés par leur nom. Avant de m'endormir je relisais la traduction de "Notes pour Echo Lake", de Michaël Palmer. C'est son premier livre intégralement traduit en français. Corrado Costa n'a aucun livre (pas même une séquence de livre) traduit en français. Son premier livre s'appelait "Pseudobaudelaire". Le titre marche dans les deux langues. Il est intraduisible. Une séquence de "Sun", de Michaël Palmer, a été traduite sous le titre de "Série Baudelaire". Est-ce pour cette raison qu'ayant lu Palmer avant de m'endormir j'ai rêvé de Corrado ?

II

Un nom convient ou ne convient pas. S'il convient alors pourquoi continuer à lui donner ce nom, s'il ne convient pas, alors l'appeler par son nom n'y change rien. Palmer est un poète américain. Sa famille n'était pas américaine. L'un déclare :

*"ces collines rouges sont dites vertes
comme des billets de banque ou une feuille de nêfle"*

l'autre répond :

*"les feuilles
ont beaucoup moins d'ombre
qu'on ne l'imagine"*

L'un est très grand et porte de belles écharpes. L'autre était vraiment petit et regardait souvent ses chaussures.

III

Comme je le dis un nom est le nom d'une chose, et ainsi vous sentez ce qu'il y a dans cette chose petit à petit vous ne l'appellez pas par le nom sous lequel elle est connue. Chacun le sait d'après de qu'il fait quand il est amoureux et un écrivain devrait toujours avoir cette intensité d'émotion quel que soit l'objet sur lequel il écrit. Ainsi je ne proposerais jamais à Palmer une lecture à Saint-Jacques de Compostelle et je ne jouerai jamais au poker avec lui. De même, sur la côte Adriatique ou méditerranéenne lorsque je parlais avec Corrado, je finissais toujours par avoir mal aux côtes tellement il était drôle (ce qui devient rare chez les poètes français qui, ces derniers temps, prennent des airs de cheftaines).

*"Ne laissez pour un instant
Aucun des sentiments parler
Mais le muscle cœur
Autrement s'exercer."*

Cela se peut-il, oui cela se peut, chère Ingeborg Bachmann. On peut le faire, On peut donc le faire ? Oui. On peut exercer le muscle du cœur d'une autre manière : en lisant de la poésie.

(by courtesy Gertrude Stein)

Notes pour Echo Lake, traduction Sydney Levy et Jean-Jacques Viton, Editions Spectres Familiers.

Sun, Ed. Ulysse fin de siècle, traduction R. Sieburg.

Série Baudelaire, Ed. Royaumont, trad. E. Hocquard.

BONAVENTURE DES PERIERS

Il était sombre et taciturne, souvent vêtu de noir, ne parlait presque pas. Il feignait parfois de dormir plutôt que de participer à une conversation qu'il savait finir tôt ou tard en faux compromis, banalités et mots inutiles. Pourquoi vouloir à toutes forces meubler le silence, disait-il. Seul le silence unit les êtres. Les mots sont des papillons venimeux.

Il aimait la pluie, la lucidité de l'aurore, la lecture muette à la flamme des bougies, la compagnie des chats. Il bégayait en présence des femmes. Parfois ses mains tremblaient inexplicablement.

Un jour de 1536 à Nérac, chez Marguerite de Navarre, il rencontra celui qu'il admirait depuis longtemps : Jacques Lefèvre d'Étaples. Lefèvre était un vieil homme docte et silencieux. Son regard était droit. Ses mains ne tremblaient pas. Il boitait. Il se prit d'affection pour ce jeune homme qui lui ressemblait, qui avait comme lui le goût de la vie monastique, qui comme lui se méfiait de la foi qui aveugle, encourageait la méditation, croyait en la raison.

Lefèvre était un des hommes les plus en vue de son temps. Il avait traduit Aristote, l'Ancien et le Nouveau Testament, les Psaumes, commenté les Évangiles, connu Calvin, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole. Il allait bientôt mourir.

Parfois l'après-midi, Lefèvre s'installait sur un banc le long de la rivière. Alors il venait le rejoindre et ensemble ils échangeaient de brèves phrases sur l'inanité des langages., l'obscur dessein de Dieu et la folie des hommes. Ils ne rentraient que lorsque le soleil déclinait.

Un jour, Lefèvre tressaillit et lui dit : Entendez-vous ce silence ?

Il hésita : Je n'entends que le vent dans les branches, le bruit des poissons dans la Baise et le chant des grillons.

Lefèvre sourit. Ces bruits-là ne sont pas des bruits, dit-il doucement. Voyez-vous, ils sont une des figures du silence, qui est lui-même un bruit, une attente bourdonnante. Un écho.

Ils échangèrent un long regard.

- Vous qui goûtez le silence, dit Lefèvre, qu'y cherchez-vous ?

- La présence de Dieu ?

- Continuez.

- La paix de l'âme.

- Mais encore ?

- L'éternité des commencements.

Lefèvre sourit et sembla soulagé. Rentrez en vous-même, dit-il, et pensez à l'enfant que vous fûtes. Pensez à votre mère qui vous portait sous sa robe, vous parlait doucement, inclinée sur son ventre, tandis que bruissaient les feuilles au-dessus d'elle. Alors sa voix était vivante et résonnait en vous.

- Je n'ai jamais connu ma mère. Je crois qu'elle était blonde. On m'a dit qu'elle était très belle. On dit toujours cela des mères mortes.

Lefèvre le regarda fixement.

- Pensez à l'enfant qui flotte, éberlué par l'infinie variété des sons qu'il perçoit sourdement.

- Est-ce cela l'amour du silence ? La quête de ce souvenir ?

Le vieil homme lui saisit la main et serra.

- Pensez à ceci : flottaison, obscurité, voix intérieure ; c'est l'apaisante trinité prénatale. De là découle ce que nous fûmes, sommes, serons. Mais un jour la lumière nous aveugle, les bruits nous assourdissent, tout le corps devient lourd. Et notre vie durant nous cherchons l'apaisement, la consolation d'avoir perdu un paradis. C'est cela la vérité. Le langage n'y a pas accès.

Deux mois plus tard Lefèvre mourut. Il le pleura longuement. Il l'aimait.

Il s'en fut à Lyon où il rencontra Clément Marot qui rentrait d'exil. Ils devinrent amis. Le souvenir de Lefèvre ne le quittait pas. Parfois il croyait le voir assis sur un banc le long de la Saône. Alors il s'approchait de lui, s'asseyait, ne disait mot, regardait les eaux du fleuve s'écouler lentement. Il prenait garde de ne pas regarder le vieil homme qui était à ses côtés. Il pensait à la mort.

Il écrivit quelques poèmes, collabora avec Etienne Dolet aux *Commentarii linguae latinae*. Mais Rome triomphait, et ses fréquentations devinrent dangereuses. Il jugea bon de se réfugier à nouveau chez Marguerite de Navarre, à Nérac.

Marguerite avait dix ans de plus que lui, mais il était séduit par sa grâce, la finesse de son esprit, l'étendue de sa culture. Marot disait d'elle : corps féminin, cœur d'homme et teste d'ange. Il ne lui avoua jamais sa flamme. Il souffrait de n'être qu'un piètre amant. Dans l'intimité des femmes, disait-il, mon sexe se gonfle avec trop de hâte, et je ne puis par la suite lui enjoindre plus de lenteur.

En janvier 1537 il termina le *Cymbalum Mundi*, qu'il fit imprimer anonymement. Immédiatement l'éditeur et l'imprimeur furent condamnés en raison des "granz abuz et hérésies" qu'il contenait. C'était un ouvrage sceptique, corrosif, empreint de rationalisme et de misanthropie. C'était une apologie du silence. Dans ce livre il méprisait les hommes pour leur goût de l'argent, leur égoïsme, leur attrait pour la nouveauté. "Ils se faschent volontiers des choses presentes, accoustumées, familiares et certaines, et ayment toujours mieulx les absentes, nouvelles, estranges et impossibles". Il condamnait également leur amour des paroles vaines, les comparait aux cigales qui "ne font autre chose que caqueter jusque à la mort".

En 1541 il mourut, tremblant et fiévreux. Il avait 38 ans. Il vivait depuis quelques mois avec une femme qu'il ne satisfaisait pas. Cependant elle aimait son parler rare et précis, et la noblesse de ses gestes. Elle souffrait de le voir ainsi recroquevillé dans son lit, le sexe rabougri, les jambes maigres, les yeux exorbités. Alors qu'elle lui épongeait le front, il voyait Lefèvre d'Étaples se pencher sur lui et lui murmurer en souriant : "La véritable vertu réside dans le silence, la véritable sagesse dans le refus d'intervenir. Voyez-vous, la seule vérité est intérieure". Il lui disait merci. Elle souriait tristement.

CIELS (1)

quand souffle le
nuages en morceaux
tâches manipulées
sans découpes
flous éparpillés
opaques sens
de ci de là
oublie la sensation
l'instant été
déformation sans
transformation le
arrachent les fleurs
tant de jours épars
volant bas

★

quand se lève la
une fois de plus la
dans le vide la sensation
rythmique séparé
instant répétition
la prochaine fois
ne se voit pas
encore plus au loin
revient visible
colorié différent
tombent des ombres
chiens lointains
la montagne
ne se voit pas

★

ça fait un moment
que nous ne voyons plus
les couchants fondent
dilaté autour et
tout teinte l'
déchire l'air
tentacules tendues
toute la peau
déroule se
tournoient dans la
horizon intérieur
boîte vide avec
la sensation que
est déjà passé

★

ouvre la bouche
sans plus de mots
il n'y a plus rien à
la langue coupée
malheur aux
les yeux fermés
à travers la tête
transparent rossignol
à travers tout le
violet tremble
vide la sensation
la gorge déchirée
éclair traverse
raide consumé

★

mille oiseaux
s'en va toute la
épluchant les mots
passe en vitesse
encore une fois
léger au vent
muscles se relâchent
automne enroulé
d'une sensation à l'
se casse tout de suite
ne se détache pas
d'autres qui arrivent
commence toujours ainsi
et déjà s'envolent

★

il ne pleut plus
intense dilatation
la sensation de
réapparaît visible
dans le mouvement
immobile dans
de la continuellement
se tendent jusqu'à
ouvert interminable
au fur et à mesure
bleu partout
au dernier moment
à droite en bas
une pie traverse

★

dans l'herbe
bouge respire
touchant la fin
s'arrête se penche
entre le pouce et l'index
coquelicots et blanches
bandes là-dessous
le ciel filaments
finalement la sensation
longue ligne lumineuse
y saute dessus
verte renversée
dedans se tord et
une autre fois

Traduits de l'italien par Liliane Giraudon et Jean-Jacques Viton

BRÈVE MÉDITATION SUR UN BANC DU MONT PINCIO

deux chats communiquaient même jour même heure
comme leurs commères
dans une ruelle vénitienne
et les pins m'effraient
au-dessus de la liseuse à fumée de cigarette Zlotny
c'est l'année des luttes
sous ma farde
me sentant non daté comme à l'heure du crépuscule
personne ne me hélant sur ce banc : à l'assaut !
au profond couchant de l'âge
en parfaite vision du Vide
vide médiocre
Vie de Médiocre

entouré de fossés d'eau où se jeter par courage
après s'être vu face à la mort dans le miroir
(une fillette portant sa poupée y désigne le cadavre
du bout du doigt
accompagnée d'un haut berger blanc :
on connaît la scène
la Seine célanienne)

dans un ultime regret pour la paix des chevaux
la vie attaquée dans ces racines mêmes
pieds flageolants bras rétractés
adieu cocottes dandys putes dégénérés esthètes
en cri sauvage clouant d'effroi
se retirant finalement du monde des
détourné de tout vin rouge
funérailles avec peu d'illusion
au matin après la tempête fut retrouvé son chien
les ancres sont restées là

des pelles pour la tombe
au matin les anges et le soir les squelettes
ou encore : à la lampe il lit, elle coud
en compagnonnage
avec l'eau qui court aux yeux d'enfants
-des pierres plates-
on a même amené des cartes pour la fête
même jour même heure un mois plus tard,
quant au promeneur : seul, béquillard, condamné
d'ores et déjà par prairies et collines
soudain relevant sa pâle vanité de *son* banc...

C'EST UNE GRANDE FRESQUE

(extraits)

CHAPITRE VINGT-SIX

L'habitude.

Que pensez-vous de l'habitude?

- Je ne sais plus au juste ce que ça veut dire l'habitude. Je ne sais plus si ça inclut la notion d'expérience ou non. Je ne sais plus si ça a un sens positif ou négatif. Je ne sais plus du tout. Du coup, je n'arrive pas à répondre.
- Pour moi l'habitude c'est quelque chose de très positif. Ça veut dire qu'on a réussi à construire quelque chose. L'habitude en est la preuve.
- L'habitude, c'est super quand on s'y sent bien, en accord avec. On dit que l'habitude tue. Je ne crois pas. L'habitude à mon avis, fortifie.
- L'habitude, c'est l'horreur. Et l'homme recherche l'habitude partout.
- L'homme recherche l'habitude partout parce qu'il a peur. L'habitude empêche d'avoir peur. Elle empêche de penser au danger.
- L'habitude est le plus grand danger de la vie.
- Nan. Je trouve pas. L'habitude, ça peut être très beau.
- Ça dépend.

CHAPITRE VINGT-SEPT

L'homme.

Qu'est-ce qu'un homme ?

Réponse d'une femme : c'est quelqu'un qui assume.

Réponse d'un homme : une bite.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

La liberté

Quand éprouvez-vous un sentiment de liberté ?

Quand je marche.

Quand je pense que j'ai fait quelque chose de bien.

Quand je suis dans mon bain.

Quand je suis au cabinet.

Quand je fais l'amour.

Quand je comprends quelque chose.

Quand je me sens beau.

Quand on m'aime.

Quand je me mets les doigts dans le nez.

Quand je me cure les ongles des pieds.

Quand je regarde quelque chose.

Quand je m'en fiche.

Quand je m'habille sexy.

Je trouve que c'est pas intéressant comme question parce que dans la vie il y a toujours des moments où on éprouve des moments de liberté, heureusement, mais c'est pas pour ça qu'on est libre. La question intéressante aurait été : est-ce que vous vous sentez libre ? et ce qui aurait été intéressant de constater, c'est que tout le monde, sauf les menteurs, aurait répondu non.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

La mort

La mort est dans la vie quand on ne veut pas écouter ou même connaître nos désirs, et qu'on cherche seulement à se conformer à quelque chose à

quoi on n'a même pas réfléchi, alors là, la mort est déjà dans la vie : c'est la petite mort.

Aussi dans la vie, ce qui est la mort pour les uns ne l'est pas forcément pour les autres.

Et inversement, ce qui n'est pas la mort pour les uns, l'est à coup sûr pour les autres.

Sinon pour ce qui est de la mort, la vraie, ça...

- Moi je m'en fiche complètement de mourir, ce qui m'embête c'est la maladie.

- Moi ce qui me fait peur, c'est la mort des autres : tes parents, tes amis, tout ça.

- Moi je trouve que ce qui est dur avec la mort, c'est pas de mourir, c'est de penser qu'un jour, tu n'existes plus dans la mémoire de personne, que tout le monde t'a oublié, puisque tous les gens qui se souvenaient de toi sont morts, et que tous ceux qui avaient reçu ce souvenir sont morts à leur tour, et que donc plus personne ne te connaît, même de nom.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Le père

On reconnaît une maison sans père et une maison avec un père.

Un père, c'est quelqu'un qui s'interpose.

Entre la mère et ses enfants.

Entre la chair maternelle et l'appétit des enfants.

Entre la disponibilité maternelle et le harcèlement des enfants.
C'est une loi.

Maintenant les nouveaux pères, c'est autre chose.

Ils changent les enfants, ils lavent les enfants, ils donnent à manger aux enfants, ils gardent les enfants, ils bercent les enfants, ils accompagnent les enfants chez la nourrice, ils vont chercher les enfants à la crèche. Ils se confondent un peu avec les mères.

- Et même, bien souvent, les mères peuvent être jalouses parce que le bébé s'entend mieux avec le père qu'avec elles!

- C'est vrai c'est dingue.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

La tendresse.

Avec les amis, on est grands mais on se donne encore des baisers dans le téléphone : allez, au revoir, mphch.

Et dans l'amour, on se colle. Tout nus mais c'est pas sexuel. On se met peau contre peau et on bouge plus, ou on se caresse un peu partout en s'arrêtant parfois à des endroits auxquels on penserait pas si justement c'était sexuel, dans l'envers du poignet là où il y a les veines, dans l'envers de l'avant bras jusqu'au pli, à la renflure du pouce à l'intérieur là où ça fait un petit coussin de chair, ou à la renflure du pouce à l'extérieur là où la peau monte quand le pouce se colle à l'index, à l'intérieur de la cuisse, dans le creux du cou sous les cheveux qui s'arrêtent, ou on s'embrasse comme ça, plein de fois, ou on reste bouche contre bouche comme si on pouvait plus s'en aller de nos bouches mais c'est pas sexuel. C'est juste de la reconnaissance.

Quelquefois le sexuel vient parce qu'il faut qu'on se repose un peu l'un dans l'autre. Mais même emboîtés dans ces cas là, quand ça a commencé comme ça c'est pareil ça continue, sur le visage sur la bouche sur le front

sur les tempes, dans le cou, et puis partout autour de notre petite soudure, cette éphémère soudure qui nous rassure, je dirais.

★

La terre ?

Oh!

La terre c'est une longue histoire.

C'est trop long à expliquer!

★

DONC, CHAPITRE QUARANTE-SEPT ET DERNIER CHAPITRE

La vocation.

La vocation, il faut la découvrir. Chacun a sa vocation mais il faut se donner la peine de la découvrir, même si c'est pas facile, même si c'est moins facile qu'emprunter le chemin tracé. La vocation, ça peut être aussi d'emprunter le chemin tracé, mais ça peut être aussi autre chose.

La vocation, c'est le principal. Ça peut être une chose très simple. Ça peut aussi être plus compliqué, mais en tout cas, découvrir sa vocation, c'est se donner déjà des bonnes chances pour arriver à vivre bien.

Voilà.

FIN.

A-T-ON BESOIN DE NAVIGUER POUR VIVRE ?

"Mon cœur demandait
à sortir..."
Georges Perros
Venezia et retour

Une existence (presqu'une vie). Le sentiment d'une présence. Le pressentiment d'une inexistence.

De ce qui serait absolument certain personne ne parle jamais. Le monde entier pourrait en rire, de ce rire lamentable dont nul ne se remet.

La mort. L'indignité (des êtres, des choses). La prétention souveraine de ce qui tombe, pour toujours se défait.

Ce qui est à faire : le faire. Ce qui n'est pas à faire : le regarder.

Accéder à sa propre histoire par un engagement vers l'abandon, "*sans s'inquiéter du style ni des digressions qu'il faudra faire*".

Thérèse se passionna pour l'Oubli : curieuse passion pour une Sainte.

Handke déteste chez Kafka "*l'éternel fils*". Mais n'est-ce pas dans cette image déchirante que plus d'un lecteur se reconnaît ?

Orage cette nuit à Stesa. Un orage *majeur*. Seulement en été et lorsqu'ils sont majeurs les orages sont acceptables.

Condamné à n'écrire que sous la forme ultime (déraisonnable) du *Journal*.

Lorsqu'enfin le titre est trouvé reste (désespérément) à trouver le livre.

L'abandon total : la cime de l'amour. Le dernier sommet : l'esprit d'enfance.

Remplir seulement un endroit quelconque de ces choses.

Remuer autour d'une chose qui n'existe pas.

Répéter. Se répéter. Moyen le plus approprié pour rendre une image (une situation) plus nette.

Soudain l'auteur déclara à son public stupéfait : "*Devenir un nom commun : poubelle par exemple !*"

Volonté (véritable vocation chez certains) d'aller toujours *au-delà*. Aller vers, aller à, n'est-ce pas déjà si difficile, si épuisant ?

Crainte de perdre le fil. Un fil qu'au demeurant on n'a pas.

Pas même le courage de Kafka : celui de confesser sa propre incapacité.

Ne plus laisser échapper dans des lettres, fussent-elles destinées à des amis, ce qui ne concerne que soi.

Le plus important : s'orienter vers quelque chose qui fait peur - quelque chose de nouveau.

Parvenir non seulement à ne plus accorder d'importance mais à ne plus penser aux attaques dont je suis fréquemment l'objet : je n'y arrive pas.

Davantage qu'écrire un livre, le corriger. Lui donner, au sens physique, une véritable *correction*.

Qu'un de mes livres puisse étonner qui que ce soit constitue toujours, malgré mon manque de conviction (mon incrédulité chronique), un heureux et désespérant signe d'encouragement.

Ce coin perdu de soi : avoir le courage de donner ce titre (mauvais titre) à un hypothétique livre.

Dans le livre laisser parler l'enfant. Le laisser bégayer. Le laisser se perdre.

Publier l'intégralité de son *journal* : avouer sa honte.

Insectes dans la maison inoccupée. L'arrivée d'une présence humaine les fait partir - mourir.

Ces choses n'ont pas toujours été : elles sont. Elles sont ce qu'elles seraient si elles avaient toujours été.

Ces choses sont telles qu'elles se veulent et *a fortiori* se veulent telles qu'elles sont : en elles sont idéalement unis connaissance et volonté.

Spécifiques et universelles. Venues là (presque) par hasard. Choses entre mille devenues nécessaires.

Le nécessaire : là où se rencontrent (s'attouchent) le spécifique et l'universel.

L'écriture : ce savoir mystérieux d'elle-même à quoi silencieusement elle prétend.

N'est-ce pas à cause de la couleur, par exemple le vert, qu'il y a des arbres?

La peinture se doit, pour le moins, d'amender les fautes de notre perception. Autrement, aurions-nous besoin d'elle?

Si penser c'est "être malade des yeux", mieux vaut regarder sans penser, s'y essayer du moins. Sans doute est-ce cela *considérer*?

Il n'existe sans doute pas d'œuvres *morales*, tout au plus une interprétation morale des œuvres, de certaines œuvres.

Toute cette écriture est un travail. Tout ce travail est exalté. Toute cette exaltation est une disposition. Toute cette disposition exalte le travail. Tout ce travail est une exaltation de l'écriture.

Ce qui pèse sur la conscience soulève le cœur : on dirait que quelqu'un ou quelque chose appuie dessus.

Le désir de vivre sur une île, est-ce seulement un désir de vivre ?

"Je ne peux être pathétique longtemps..." (Lacenaire)

"La femme dans le film de Truffaut s'évanouit, dans le film de Godard la femme se masturbe" (Handke). Film où la femme qui se masturbe s'évanouit.

Journée d'écriture : ajouter le soir un dernier mot pour qualifier l'unique mot qu'on a écrit le matin même.

(Cahier I - Août 1990 - Décembre 1991)

CE MOMENT-LÀ

L'imposante avancée des militaires
fut stoppée
par un rouage subtil

Celui qui du rêve avait reçu des explosifs
reçut encore
du sel sur ses blessures
la voix des dieux
seul reste l'adieu de la mort
la neige de l'adieu
scintille sous le ciel nocturne

ÉCRITURE

Débuter avec le cours d'eau
finir avec la source

une pluie de diamants
déchire sans pitié
ce monde de cristal

ouvrir les vannes, ouvrir
cette bouche de femme
tatouée sur le bras d'un homme

乡音

北岛

我对着镜子说中文
一个公园有自己的冬天
我放上音乐

冬天没有苍蝇
我悠闲地煮着咖啡
苍蝇不懂什么是祖国

我加了点儿糖

祖国是一种乡音
我在电话线的另一端
听见了我的恐惧

ouvrir ce livre ces mots effacés
les ruines
ont l'intégralité d'un empire

ACCENTS DU TERROIR

Je parle chinois devant le miroir
un square a son propre hiver
je mets de la musique
il n'y a pas de mouche en hiver
pensivement je fais du café
les mouches n'entendent rien au mot patrie
j'ajoute un peu de sucre
la patrie, cet accent indéfinissable

A l'autre bout de la ligne
j'entends ma propre peur

SONS DE CLOCHES

Les sons des cloches s'enfoncent dans l'arrière pays de l'automne
le tournoiement des jupes sur les arbres
charme l'espace

J'ai vu la décomposition d'une pomme

Des enfants portés à la violence
s'échappent fumées noires
toits mouillés

La tourmente a trouvé son maître infatigable

Le sonneur taciturne
déplie l'étoffe du temps la déchire
elle dérive dans le ciel

Les jours n'en finissent pas de se heurter

Le navire accoste
glisse sur la neige immense
un bélier fixe le lointain

Son regard est vide, vide comme la paix

L'univers se rebaptise
équilibre précaire
déposé sur le tympan du monde

Sons des cloches de la mort

(Traduit du chinois par Chantal Chen-Andro)

AU COMMENCEMENT IL Y AVAIT LES CULOTTES

Au commencement il y avait les Culottes.

Autrement dit les Dessous.

Mot imprononçable dans certains lieux (école, catéchisme, en présence des Grands en général).

Mais très prononçable avec : Nicoletta et Simona.

Tu t'es laissé voir tes Culottes.

Je vois tous tes Dessous.

Nicoletta grimpe aux arbres des jardins et on voit ses Dessous.

Nicoletta a des cheveux roux et de grosses jambes.

Personne ne lui court après.

Simona a des dents de lapin, mais elle est Maigre.

Les Mecs lui collent aux fesses.

Quand les Mecs nous draguent, nous avons peur que ce soit seulement pour voir les Dessous.

Les Dessous de Simona sont toujours en couleur : à pois, avec des maisonnettes, avec des petites fleurs.

Ceux de Nicoletta sont blanc normal.

Ceux des Grands sont comment ?

Ceux de mon père sont bleus.

Ceux du mien sont blancs.

Ceux du mien, je ne sais pas.

Les Dessous de ma mère sont bizarres. Noirs comme des caleçons.

Tu es conne, ça c'est une Gaine !

Quand ma sœur Flirte avec Adriano, elle revient le visage tout rouge.

Ma mère par contre a parfois les yeux luisants. Peut-être qu'elle a Flirté avec mon père.

Tu sais que les fiancés vont à l'Olivier pour Flirter ?

Vous êtes connes, ils ne vont pas là seulement pour Flirter, ceux-là.

La maîtresse est amoureuse du directeur. Lorsqu'il entre dans la classe elle devient toute rouge.

Peut-être qu'elle aimerait bien Flirter avec lui.

Et toi, tu es amoureuse ?

Moi oui, du Mec qui vient le samedi jouer de la guitare.
Moi, j'en vois un Super le dimanche à la messe.
Moi Stefano Silvestri m'a dit qu'il m'épousera quand je serai grande.
Oui ! Mais c'est un petit bout de rien.
Celui-là, il court après toutes les femmes.
Il y a aussi les Femmes à Poil.
Mais quand on devient grand, est-ce qu'il faut se mettre à Poil ?
Nooooon... je crois pas, merde.
Moi, parc contre, je veux le faire parce c'est ce qu'il y a de mieux.
Moi, je le ferai, mais du calme, qu'avec mon mari.
Mais selon vous, les enfants, avant de naître ils étaient morts ?
?!???
On s'en fiche, merde.
Et toi, tu sais alors ce qu'ils font les grands, la nuit, quand ils ferment
leur chambre ?
Mon père a des journaux avec plein de Femmes à Poil.
Pas mon père.
Toi, tu sais que lorsqu'un Mec le met par devant à une femme après
ça sort par derrière ?
?!???
Mais qui t'a dit ça ?
Je le sais.
Pendant la récréation, quand je rencontre Stefano Silvestri dans le
couloir, je sens une chose dans mon ventre, et dans mon cœur !
Et moi, sur mon banc, parfois je sens comme si ça démange.
Mais non, merde... Pas moi.
Moi, ces choses-là, je ne les sens jamais.
Vous êtes débiles. Vous deviendrez toutes comme les Femmes à Poil
de La Redoute, vous !
Toutes ces Femmes à Poil !
Elles montrent leur Soutient-gorge et leurs Culottes.
Moi, quand je serai grande, je ne le ferai jamais, même si je me
marie.
Quand je suis seule chez moi, j'aime me regarder nue dans le miroir.
Moi, j'aime me mettre une serviette autour des Seins.
Mais tu n'as pas de Seins.
Mais si, j'en ai.

Moi, je m'achèterai des bas comme ceux de Brigitte Bardot.
Brigitte Bardot, ça doit être une vraie pute.
Bien sûr, tu ne le savais pas ?
Et Catherine Deneuve aussi !
Et Marylin Monroe.
Marylin Monroe c'est la plus belle femme du monde.
Non, la plus belle c'est Liz Taylor.
Qui c'est ?
Vous ne savez rien.
Moi, j'aimerais être belle comme Sylvie Vartan !
Moi non, j'aimerais être belle comme ma maîtresse.

Moi, quand je serai grande je me maquillerai.
Moi aussi.
Moi aussi.
Et les Mecs de la classe ils te branchent ?
Moi aucun. Ils sont tous moches. Et ils puent !
Les Mecs ils ne se lavent jamais !
Margaret non plus. Parce qu'elle est anglaise.
Margaret embrasse les Mecs et elle a des Poils sous les bras.
C'est dégoûtant !
Bruna aussi a des Poils.
Et elle montre ses dessous exprès !
Elle va devenir une Femme à Poil !

Un été, nous sommes tombées toutes les trois amoureuses de
Riccardo de Torino, le frère de Fiorella.
Fiorella, elle est antipathique.
Ricardo prononce les R d'une façon dégueulasse.
Il est maigre et il a de grandes dents.
Il est beau. Comme Roger Mur.
Non, plus beau, comme Arsène Lupin.
Nous jouons toujours à cache-cache.
Quand je me suis cachée derrière le porche, le cœur me battait.
Il est venu m'appeler sous mes fenêtres !
Oui, mais toi tu lui as faits lécher ton glaçon de Coca-Cola.
Et alors !?! Moi, je l'aime.

Moi, je voudrais l'épouser tout de suite.
Mais lui, laquelle il drague ?
Nous sommes belles toutes les trois.
Mais toi, tu es un boudin !
Et toi alors, tu mets des shorts et tu as des jambes comme des
allumettes !

On va jouer aux billes avec les Mecs ?
Et Riccardo ? S'il devient jaloux et ne te court plus après ?
Je m'en fiche, zut.

Quand l'école recommencera, je ne m'intéresserai plus aux Mecs.
Moi oui.
Et après, je me ferai draguer par Stefano Silvestri. Il me plaît
toujours, même s'il a un appareil dentaire.
Et ensuite, peut-être que j'écrirai une Lettre Anonyme à Riccardo.
Bravo ! Comme ça il comprendra que tu le dragues.
Je m'en fiche. De toute manière, il partira à la fin de l'été.

1992

(Traduit de l'italien)

POÈMES

Les accents du regret

Autrefois

(sous quels cieux? sous quelles lois?)
les accents du regret - leurs accidents -
comblaient leurs parleurs.

Désormais, non. Désormais, plus. Désormais suivre,
désormais vivre le vif grésillant tracé
assoiffé d'espace, énié.é.

Traits intraitables (plus durs ou plus vagabonds),
tortueux, malaimants, séditieux, (pinceaux de dureté),
à l'extrême extrême d'eux-mêmes;
oui, suivre, épouser, saisir (au vol, au bond), chevaucher -
désormais -, piétiner leurs si nombreuses indomptables élégances,
en fièvre, à la diable, suivre - désormais - leurs
extatiques haletantes cadences
("les voyageuses, les aventureuses"),
leur fourmillement d'obscurs perfides segments,
traits (flèches ou hameçons) qui aiguissent,
narguent toute droite direction.

Qui bifurquent. Flèchent
toute introuvable friche.

Traits (grâces ou poinçons) ne transperçant
qu'eux-mêmes.

Eux-mêmes et leurs vertigineux litiges.

Eux, virgules, guillemets, parenthèses,
tirets (météorologies) comme déconcertants buissons d'accents.
Pirouetter dans cette indigence ?

S'engourdir ?

Accepter la fondrière ? La danse ?

Ahaner en d'autres lieux (plus ou moins jeunes ?

Plus ou moins vieux ?) Lesquels ?

Rebondir ? Arpenter, seconder toute criarde grinçante kyrielle ?
Lente, lente -ô trop lente- poursuite (ardu défi)

que -espoir- nous osons
poursuivre, renvoyer, entreprendre.

Mouvance de l'aise et du malaise
qui tantôt s'exalte dans l'euphorie,
tantôt gémit sur la perte.

De toutes façons, hordes de sylvestres segments,
froides incandescences
sont autant de cuisantes cruelles carences
(chaos ou hasardeux lassos) qui
-insécables aspérités- en pluies -"d'or ou de feu"-,
épellent la plaie, la peur :
un partout y pullule de lignes grimacées menaçantes.
Plénitudes, magnitudes, altitudes (paisibles plaines) -ô vous toutes-
où sont vos typo-topographies ?

La

juste équivalence, l'espace ouvert ou clos
vannent d'indicibles douleurs.
Dans le pâle, dans le rare, çà et là parfois couleur s'empourpre.
Çà et là, quelque miroitement lilas,
quelque clignotante luminescence
(ô broderie de broderies de violence)
(Oh, plier la sinuosité rampante
vers une fin d'harmonie : que je le voudrais ce matin).

Infime barbelure
(ou bien pire, ou bien moins), sur ces porosités, je rampe,
sur ces couleurs, je me traîne.
Au bord de leur évanouissement, je m'alanguis
et -copeau de jactance, ponctuation en route- de toute scorie,
de tout rebus je fais mon nid-
nid d'abstinence et d'asthénie.

★

Le vert et la couleur

Parfums de mars, parfums d'avril, ramées, blanches
voluptés lorsque m'effleurent vos roses
raretés et toutes
ces frêles fraîcheurs écloses en soudaineté,
marchant à travers prés, buvant vos perles,
vos vierges rosées,
redisant à zéphyr nos dates envolées,
dans toute cette lente splendeur déflagrée,
me blessent le vert et la couleur.
Méditant une juste épiphanie
planée ferme, fidèle,
de branche en branche ma mémoire
profère sa pieuse prière :
que printemps passe et m'apaise
l'été.

★

Voix du bout du fil. Latence entre deux
potences. Filets de voix. Silences saupoudrés
d'absence. Paroles. Secours de leurs velours.
Voix-obole. Voix de chaque jour. Pendue à un
fil. Prise au vol. Depuis toujours. Sa parabole.
D'un "toi" à un "moi". Source-brèche. Pentue.
D'eau fraîche. Son pétilllement. Fil ténu.
Papillonantes paroles en corolles. Morsure
sans bouche. Baiser sans lèvres. Etreinte sans
corps. Mais liants plus qu'un fil.

★

Au déhanché des jours

Cheveu noir sourcil de jais œil de moire
au déhanché des jours
et des mémoires
draps bleus de nos nuits
blanches et tout ce qui
est aimé accueilli brune toi-même
désirée apprise attendue automne est
là flagellé déjà
pareil à
l'outrage
et en pensée te cherchent
brunes pubiennes
mes durs rêves formels
ô tes pointes
d'amour mes muets murmures
aux jardins de pierre blancs d'hiver
souvenirs surpris d'un fard azur
poésie flottée de solitaire envahi
déserté rêvant
oiseaux printemps baisers fauves
aubépine iris acerbes
écorces douces
amères

★

Vers la Toussaint 88

Sanctifiés ou vénérés sous les pluies d'inclémence,
les violences des automnes féroces
aux lacuneuses putrescentes crinières
ou encore chuchotés, égrenés,
de nouveau dressés comme vacillantes bougies ;
sanctifiés, vénérés, égrenés tout au long

de ces vies vouées elles aussi
à la sanctification,
à la pieuse vénération,
ces morts d'avoir vécu
à jamais réitérés tout au long des éternels automnes
qui toujours se poursuivent, jouent du coude, se bousculent.
Sanctifiés ou vénérés ces autres
que nul amour, nul
giron, nul jour n'a pu,
n'a su ou voulu accueillir ?

Cueillir ou accueillir. Automnes.
Lentes putrescences. Morts précoces
comme à jamais engagés dans le soir,
dans le rouge atroce
des derniers pétales
des perpétuels automnes.
Soirs d'avant l'aube.
Morts d'avant le vivre
à jamais confondus au givre
des sempiternels
automnes.

CROQUIS DÉSERTIQUES

NAÏAS

Cous de tourterelles,
Lèvres de pétales éloignés,
Masques de houroud et de safran,
Regards fonds de mer,
Sourires de lait des chèvres et des chamelles,
Pas de balances sensuelles,
Gestes nonchalants.

Traînent châles, jupons, boubous, draps des lits d'AMOUR,
Parfum d'épices, d'encens.
Doigts sculptés dans le relief de la Nuit,
Gants de dentelle dessinés pour les fêtes,

Caressent les bottes de khat près de la gare,
Vierges Noires.

-Naïa-fille en langue somali.
femme, fille à Djibouti.

-Houroud-plante originaire d'Asie.

-Khat ou qât-arbuste dont les feuilles ont une propriété intermédiaire
entre la coca et l'opium.
Ce stupéfiant est appelé au Yemen "la feuille philosophique"
et à Djibouti "l'herbe à brouter".

FEMMES DE LA BROUSSE

Têtes d'os d'hirondelles,
Visages boueux,
Rides de fardeau du pain de ce jour,
Boutres surchargés, cartons, bouteilles, bois osseux.
Seins aplatis, collés au ventre,
Chiffons écossais, gourde de cuir, collier d'ambre,
Epaule dénudée - Aile de Féminité,
Herbes folles de bord de route.
Leurs pas nus sondent, écrasent le sol,
Quittent la ville,
Rentrent en brousse.

ENFANTS ABANDONNÉS

Les enfants des trous remplis d'urine,
des nuits poisseuses aigre douces,
des marches ébréchées,
aux orbites purulentes,
aux pigeons morts,
aux déchets fouillés,
aux rats, chats transparents,
aux genoux, cailloux de l'oued,
aux yeux de mouches,
aux ballons crevés,
aux cerceaux de pneus dépourvus de formes rondes,
cals de misère.
Sanglots de joie, de volupté momentanée.
L'abandon chronique, de la Conception à la Mort.
Misère de la Création.

VIEILLARDS DE LA RUE D'ETHIOPIE

Sans regard,
Les yeux blancs, renversés, pour admirer le Ciel,
Cheveux papaye cuivré,
Festoient la misère sous les arcades,
Sur les cartons Size Large Made in Hong Kong,
S'effritent,
S'écaillent,
Moisissent à l'ombre,
Les lèvres murmurent une pièce de monnaie,
Hostie de charité,
La bouche, bois de rosaire, crache par terre.
Inch'Allah.

- Inch'Allah - Si Dieu le veut (bien)

ENTERREMENT

Camion,
Plateforme,
Lit de fer,
Natte,
Drap chinois,
Deux hommes fidèles surveillent la position du cadavre,
Pieds hâtés saluent le soleil,
La dernière fois.
Pluie chaude le bénit,
Bouche bâillonnée de poussière, ne crache plus,
Les yeux fixés sur une pierre-croient.
Le désert rit aux éclats,
Une chèvre se nourrit à côté.

Djibouti, 1991

CHRISTOPHE TARKOS

PROCESS

Carrés imprimés, raconte l'histoire de la théologie chrétienne, de Staline et de ma mère. Quatre pages extraites, la page 3, la page 52, les pages 102 et 103. Le texte poétique machiné "Process" possède 333 pages.

trois personnes sont un dieu, que le père est le même que le fils ou que le fils est le même que le père ou que le saint esprit est le père ou le fils. Celui qui est le fils n'est pas le père et celui qui est le père n'est pas le fils et celui qui est le saint esprit n'est pas le père ou le fils. Cependant le père est cela même qu'est le fils et le fils est cela même qu'est le père et le père et le fils sont cela même qu'est le saint esprit soit un dieu unique par nature. Quand nous disons que le père est cela même qu'est le fils, le fils cela même qu'est le père et le père et le fils cela même qu'est le saint esprit, nous disons que cela appartient à la nature par laquelle dieu est, parce qu'ils sont substantiellement un. Ces trois sont donc un par nature non comme personne. Cependant il ne faut pas concevoir ces trois personnes comme séparables puisqu'aucune n'a jamais existé ni avant l'autre, ni après l'autre. Elles sont inséparables en ce qu'elles sont et en ce qu'elles font. Entre le père qui engendre, le fils qui est engendré et l'esprit saint qui procède, nous ne croyons pas qu'il y est eu quelque intervalle de temps par lequel celui qui engendre aurait précédé un moment l'engendré, ou l'engendré aurait manqué un moment à celui qui engendre. C'est pourquoi nous déclarons et croyons la trinité inséparable et distincte. La trinité elle-même a daigné nous montrer cela dans les noms dont elle a voulu que chaque personne fût désignée : le père ne peut être découvert sans le fils et inversement, la relation dans sa dénomination empêche de séparer les personnes et quand elle ne les nomme pas ensemble elle les indique ensemble, personne ne peut entendre l'un des noms qu'il ne soit forcé d'entendre aussi l'autre. Ces trois étant donc un et cet un étant trois. Dans le fils, il y a deux natures, néanmoins en disant qu'il y a deux natures dans le fils, nous ne faisons qu'il y ait deux personnes en lui de peur que la trinité ne devienne la quaternité, il a donc en lui la double substance mais parce qu'il est venu du père sans

commencement, on dit seulement qu'il est né, car il n'a pas été fait ni prédestiné, mais parce qu'il est né de la vierge, on doit croire qu'il est né, a été fait, et a été prédestiné. De même nous devons croire qu'il est plus grand et moins grand que lui-même. Dans la forme de dieu, le fils est plus grand que lui-même, mais dans la forme non divine, il est moins grand que lui-même. Cependant en lui les deux générations sont admirables, parce qu'il a été engendré du père sans mère avant les siècles et parce qu'après les siècles il a été engendré d'une mère sans père, en tant qu'il est dieu, il a créé sa mère, en tant qu'il est homme, il a été créé par sa mère, le fils est le père et le fils de sa mère.

par

mettent au monde
leurs petits vivants.

A l'exception des sirènes et
des cétacés, ils ont tous
quatre pattes.

Ma mère est un mammifère.

Comme Staline.

Les mammifères respirent par les poumons et allaitent leurs petits à la mamelle.

Ma mère est un mammifère.

Une longue gestation, lente, continue, intérieure, mystérieuse, pour faire, pour apporter, pour enduire, faire croître, pendant une longue gestation qui ne lui doit presque rien, qui s'opère intérieurement sans sa résistance, sans sa volonté, sans son aval, poussée, gonflée, métamorphosée, connectée, combinée, germente par Nature : concoctée.

Respirant par des poumons. Abricot, habillé en bleu, un peu beaucoup maigre. Elle poursuit : si tu ne viens que quelques jours, sache que c'est pour la journée et que j'avais prévu d'y aller avec ma sœur Mimi. Tu sais que Pierre Amoyal

a retrouvé son stradivarius en Italie à vingt kilomètres de l'endroit où vivait Stradivarius. Reste respirant par deux poumons. S'appuyer sur la matière, sur le ciel, sur l'article démonstratif le.

Sur toi est plus dangereux. J'ai fait l'achat des œuvres de Staline en deux volumes pour la somme de 10 francs chacun, le livre le moins cher en format de poche coûte déjà 40 francs, je crois que j'ai fait une affaire.

Couverts de poils, avec des mamelles, et deux poumons, vivipare se dit d'un animal qui a un œuf qui se développe complètement à l'intérieur de lui jusqu'à son développement complet et, à la naissance, il peut mener une vie autonome.

parce

par

Comment en disant ce qu'on dit, ne dirait-on pas ce qui est, quand on dit les noms on dit aussi les choses, les seins, les mamelons, les mamelles, les tétons, les poitrines, les nénés, les roberts, les dieux, les héros, et Socrate : le raisonnement est trop raffiné pour mon âge, des deux noms de l'enfant quel est le plus juste,

Astyanax, Scamandrios, Joseph, l'Homme aux deux orteils collés, le Trois fois évadé, l'Abrek de Bakou, Bars-le-Léopard, Totomian de Paris, le Paresseux, Sosselo le poète de seize ans, Ivanof de Finlande, Kinto le Vaurien, Bossochvili de Tiflis, Koba le Séminariste, Bolingbrok le clandestin, l'Homme aux

yeux jaunes, le Père des Peuples, le Grêlé Sibérien,
Gengis Khan ayant lu K. Marx, Vissarianovitch,
l'Homme en fer, Djougachvili.

Les installations de production de chauffage sont actuellement hors d'usage, des réparations effectuées jeudi ont permis de rétablir la production d'eau chaude au moyen d'une chaudière, les trois autres chaudières ne pourront pas être remises en usage, mercredi l'entreprise chargée de rénover l'installation sera choisie par le service des constructions, les travaux vont durer plusieurs mois, en attendant, si la température à l'extérieur n'augmente pas, je conseille aux résidants de s'habiller à l'intérieur aussi chaudement qu'à l'extérieur. Elle téléphone et pose la question oui ou non si ton ami te donne à choisir entre dormir dans une pièce sur un matelas dans son appartement ou dans une tente dans un duvet dans la montagne choisiras tu de dormir sous une tente

parce

par

Quand elle danse il n'est moine cordelier qui ne voudrait l'avoir dans ses bras pour lui tout seul, bonne journée, l'amour est de mon côté! Corps délicat, petits seins durs, cheveux blonds comme vagues d'or, sourcils arqués, yeux verts et brillants, lèvres offertes aux baisers, dieu jamais ne fit mieux, comme je suis triste de si peu la voir, si j'aime trop haut, blâmez Amour, pas moi. Vous le savez bien, l'amour est aveugle, heureux celui qui baisera sa bouche. Saderala duriaus duron, saderala duriaus durete.

Loving talking blues
Blind willie Mc tell,
Blind boy fuller,
Atlanta 1928,
Guillaume le Vinier,
Thibaut de

Champagne, Arras
1258.

Ele a cors deugié et duretes
mameles, s'a le chief blondet
com li ors en boucele,
bouche pour besier, onc Dex
ne fist tant bele.

Ami, dites-moi franchement ce qui vous plairait davantage : que votre amie vous ait invité à passer la nuit allongé à ses côtés, nue, mais sans que vous la regardiez, ou que, de jour elle vous embrasse et vous sourie sans vous accorder de plus grandes faveurs?

Les choses ont un sens, sont un signe, c'est un signe : les textes ont un sens, sont sensés, c'est un signe : le destin est ce qui reste, il s'allonge de l'ensemble grumeleux des petites choses qui s'accumulent et sont après-coup, il le faut bien, les petites choses qui ont écrit.

parce

JEAN-PAUL AUXEMÉRY

LECTURE FAITE : KAMBUJA

à Yves di Manno

inscrites sur la pierre
et dans les mémoires
toutes choses sont restituées

la justice dans
la distribution des grains
et des boissons

l'exacte mesure du
pouvoir sur les sujets
au cœur de notre terre
et aux frontières

l'administration des instruments
de propriété du corps
dans les cellules
des serviteurs
au pied des stèles
où les dieux ont signé
l'ordre du monde et
le sens des formes sous
la lune et le soleil

la répartition des gestes et des mots

le respect dû aux êtres et les défenses faites
aux puissances de subvertir
les lignes et les lois

notre sens est qualifié
notre jugement est assuré
nos lettres ne tremblent plus
les danses sont instruites
 et charmeront nos yeux
 et nos corps seront
 gratifiés

nous sommes les disciples
de nos fils nous lisons

dans leur âge qui vient
notre mort et leur gratitude

pour nos décrets nos luttes
 notre paix

notre souci ardent

de disposer de notre espace

lieux accordés aux mains
qui les cultivent

et ces yeux dévoués à notre cœur
qui étudie le chant
des fidèles et des simples
 attablés
 à la tâche de vivre

JEAN-MICHEL BONGIRAUD

POÈMES

NETTOYER

Il serait astucieux, pour nettoyer le pot de nos erreurs, d'accabler la faiblesse humaine. De faire étinceler le fond à grands jets de salive, quand un peu partout nous pataugeons en nous moquant de nos traces. La femme de ménage, même avec l'expérience, reste le dos rompu et les mains rêches. Nous avons les reins solides et la cervelle étroite pour apprendre sans que cela nous coûte. La propreté ne sera jamais acquise.

MASTIQUER

Nous n'avons qu'une simple lucarne ouverte sur le monde extérieur. Étroite et secrète, filtrant le moindre sentiment. Il n'empêche ! Le pot de mastique en tête, nous colmatons des brèches à longueur de vie. Mais si nous nous mettons à l'abri des autres, nous sommes toujours exposés à une éruption interne.

EMBOITER

A forcer sur les articulations pour emboîter nos désirs les plus extrêmes, nous écrasons certains dons de la nature. Même en prenant place de l'autre côté de la glace, dans les yeux de l'autre, l'ajustement reste approximatif. Nous pensons être des ouvriers qualifiés, alors que l'apprentissage que l'on suit, n'est qu'en début d'humanité.

COULISSER

Pour ne plus voir les vilains tableaux accrochés à la poignée de notre idéal, devant eux, nous faisons coulisser l'ombre de quelques tyrans. Nous les laissons s'agiter pendant un moment. Le temps de repeindre le décor. De revernir l'encadrement. Puis nous reprenons la main. L'espace de notre bonne conscience retrouvée.

JOINTOYER

Les courants d'air provoquent des refroidissements. Nos atermoiements présentent le pire. Certains simulent de jointoyer les idées saines de leur esprit pour sauvegarder l'ensemble. Mais ce n'est qu'un travestissement de façade. Aucun électrochoc ne peut les réanimer, tant l'extrémisme de leur cœur est atteint !

PALPER

Je suis d'une nature indiscreète. Au près des gens. Pour leurs idées, leur mémoire, leur cœur, leur train-train... Certains rétractent leur cervelle. A la première caresse, ils obturent tout. Mais pour combien d'autres qui ont plaisir à se laisser ainsi palper ?

DÉCOUPER

L'âme n'existe plus. L'idée qui lui servait de masque a été découpée au chalumeau. Dans l'atelier où travaille le poète, plus grand chose ne chemine. Le marteau piqueur ébranle toutes les pensées. Et l'idée ne grimpe plus à l'échafaudage, on a désormais pour elle des abris antispasmodiques.

ACTUALITÉS

LIBRES ASSOCIATIONS

COMME LARRONS EN FOIRE

Bien que l'intégralité de son œuvre, le *Journal clinique* inclus, soit accessible en français depuis déjà quelques années aux éditions Payot, bien que de nombreux psychanalystes aient fait valoir, textes et études à l'appui, l'importance de sa contribution dans l'histoire de la pensée psychanalytique et la subtilité de son talent de clinicien, Sándor Ferenczi demeure peu connu, considéré par beaucoup comme un excentrique, tout à la fois marginal et farfelu.

Pour mettre en cause une telle réputation, et donner un coup d'arrêt au manque à connaître qui en résulte, il faut généralement un événement d'importance, la parution d'un inédit ou la révélation de quelques données restées enfouies dans des archives réputées inaccessibles. La publication originale en français, aux éditions Calman-Lévy, du premier volume de la correspondance de Freud avec Ferenczi, soient quatre cent quatre vingt trois lettres sur les quelques mille deux cents retrouvées et conservées, constitue bien plus qu'un tel événement.

C'est en 1908, à l'âge de 35 ans -il exerce alors la psychiatrie à Budapest depuis dix ans- que pour la première fois, le "Très honoré collègue" hongrois, destiné à devenir très vite le "Cher ami", rend visite à Vienne à celui qui demeurera "Monsieur le Professeur". Que cette déférence maintenue au fil des années ne nous abuse pas : dès cette première rencontre, une amitié est née dont le déroulement et l'intensité seront entretenus par cette correspondance qui va immédiatement prendre un tour plus direct, plus chaleureux, plus cocasse et plus sincère que toutes celles que nous connaissons jusqu'ici et dont la fréquence sera telle, qu'il suffira d'un silence d'une semaine de la part de l'un, pour que l'autre, Freud notamment, manifeste son inquiétude. L'amitié, la proximité intellectuelle, la connivence entre les deux hommes sont telles, qu'à côté des grandes questions théoriques et des problèmes de stratégie à l'intérieur du mouvement psychanalytique, tous points sur lesquels ils s'entendent comme larrons en foire, ce sont les détails, parfois les plus intimes, du quotidien qui prennent la plus grande place, nous révélant ainsi des aspects peu connus, voire inconnus, de la personnalité de chacun.

D'un côté, un Ferenczi dévoué à l'extrême, dont l'admiration ne connaît, pour l'heure, aucune limite, dont l'enthousiasme et la naïveté suscitent fréquemment un scepticisme bienveillant chez Freud -le disciple va jusqu'à rêver, un temps, d'un monde à venir dans lequel, la psychanalyse aidant, le mensonge n'aurait plus droit de cité- un Ferenczi qui ne cesse, tel un enfant qu'au demeurant il se reproche d'être, de confier la gestion de sa vie, amoureuse notamment, à son maître, dans l'espoir que celui-ci l'éclaire, un

Ferenczi, encore, dont la curiosité, l'humour et la passion parviennent à entraîner un Freud, qui a bien du mal à se départir de sa prudence, sur le chemin de cette école buissonnière que constitue la télépathie.

De l'autre côté, un Freud dont on retrouve l'acharnement et la férocité sitôt qu'il s'agit de défendre la pureté de la cause psychanalytique -il n'a pas de mots assez durs pour ceux qui, tels Stekel, Adler ou Jung un peu plus tard, veulent composer avec l'ennemi et édulcorer l'avancée psychanalytique du côté notamment de la sexualité- mais un Freud qui se livre bien plus qu'en aucun autre texte, qui ne cache pas, et en quels termes ! la lassitude que lui procure la pratique psychanalytique, qui rêve d'avoir assez d'argent pour consacrer l'essentiel de son temps à l'écriture et qui, tel un collégien en pension, n'attend pas la mi-juin, chaque année, pour compter les jours qui le séparent des vacances ! Pas un seul temps mort dans ce long ruban épistolaire édité d'une manière remarquable : qu'il s'agisse de la rigueur qui préside à la transcription et à la traduction de ces lettres, de la précision de l'appareil critique -tous les personnages évoqués ont droit à une vignette biographique- du soin apporté à la typographie et à la mise en page, le tout constitue une réussite dont on souhaite qu'elle puisse à l'avenir constituer une référence.

LA BELLE HÉLENE

Difficile d'être aussi laudatif, en particulier pour ce qui concerne la mise en français, à propos de la parution aux P.U.F. de la biographie d'Hélène Deutsch par Paul Roazen, l'auteur, notamment, de *La saga freudienne* chez le même éditeur. La légendaire précision de Roazen, son goût du détail pertinent et l'affection qu'il porte à son sujet sont là au service d'une vie passionnante. Il faut aller à la rencontre de cette grande dame de la psychanalyse que l'Amérique accueillit en 1934 telle une star d'Hollywood. Elle aussi, en dépit d'une *Autobiographie* pleine de tact et de tendresse parue au Mercure de France en 1986, demeure peu connue en France, trop identifiée au domaine de la sexualité féminine dont elle fut effectivement l'une des grandes théoriciennes, sa *Psychologie des femmes*, traduite dès 1949 et publiée aux P.U.F., ayant constitué la référence centrale de Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*. Née en Pologne dans une famille de la bourgeoisie juive, la jeune Hélène Rosenbach n'attendit pas plus que ses quatorze ans pour briser le carcan éducatif, puritain et hargneux dans lequel une mère insatisfaite voulait l'enfermer. C'est avec un homme marié, dirigeant socialiste connu de toute la ville, cela se passe en 1898 !, que la future responsable de l'Institut de formation psychanalytique de Vienne s'enfuit, découvre l'amour passionnel mais aussi la vie militante et l'idéal révolutionnaire qu'elle transférera par la suite sur la psychanalyse dont elle dira qu'elle fût sa dernière et sa plus profonde révolution. La cause psychanalytique, à laquelle la "chérie de Freud" se dévoua jusqu'à sa mort... à 98 ans, ne pourra cependant jamais compenser le manque à être d'une vie conjugale ratée. La nostalgie de son grand amour de jeunesse demeurera jusqu'au soir du dernier jour, et cette biographie émouvante révèle on ne peut mieux, comment cette impasse fut la résultante d'un échec thérapeutique dans lequel Freud est bien loin d'être exempt de toute responsabilité.

BREF VOYAGE EN... COMMUNISME

Détail qui n'a rien d'anodin, Hélène Deutsch rencontra dans sa jeunesse Rosa Luxembourg dont la figure la fascina longtemps : ce seul nom, nous conduit vers une autre galaxie, un autre univers qui nous furent tellement familiers il y a encore pas si longtemps, que les évoquer aujourd'hui, alors qu'ils ne sont plus guère de mode, nous donne comme un goût d'exil.

Courageusement, Lilly Marcou nous propose, en publiant une biographie bien documentée d'Ilya Ehrenbourg chez Plon, de faire avec elle un bref voyage en communisme. C'est une expérience qui vaut d'être faite, ne serait-ce que pour commencer de se rendre compte de ce qui nous est arrivé, et tenter de prendre acte de ce qui n'est plus, irrémédiablement. Au delà de ce que ce travail fait apparaître, la personnalité ambiguë et contradictoire de celui qui fut l'ami et le protégé de Boukharine, de celui qui déclarait, en 1931, savoir qu'il lui faudrait vivre les dents serrées et apprendre l'une des sciences les plus difficiles, le silence, qui parvint -à quel prix parfois !- à traverser la succession de ces cyclones staliniens dont on ne sait pas encore assez à quel point ils ravagèrent des générations de Soviétiques, morts sans comprendre ce qui leur arrivait, au-delà donc de ce que cette vie d'écrivain et de correspondant de guerre nous remémore, les questions surgissent, comme autant d'étincelles résultant de la seule mise en présence de ce temps, dont Ehrenbourg disait que "*Tout y était insupportable et magnifique*", avec le temps contemporain de notre lecture. Une question, une seule au milieu de tant d'autres : de quelle inhibition intellectuelle profonde avons-nous donc pu être atteints, pour nous installer avec autant de force dans la certitude impensée d'une irréversibilité absolue de la révolution de 1917 lors même que, de séminaires en réunions politiques, nous allions, fiers théoriciens que nous nous pensions, répétant que l'histoire est un processus sans fin ! De cela, de cette aventure théorique à laquelle deux ouvrages majeurs nous font obligation de retourner, il sera question la prochaine fois.

DE LA CÉCITÉ VOLONTAIRE EN AUTRICHE... ET AILLEURS... EN FRANCE

Voilà ! En principe cette chronique devait s'arrêter là. Et puis, plus sidérant que n'importe quelle violence, plus atterrant que la plus triste des nouvelles, l'arrêt de la Chambre d'accusation de la Cour d'Appel de Paris a été rendu, qui innocente Touvier, blanchit le régime de Vichy de toute idéologie antisémite organisée et nous explique, véritable leçon d'histoire révisionniste, que le dit régime n'était en rien hégémonique ! Le hasard a voulu que dans les mêmes heures, ou presque, paraisse aux Editions du Seuil, dans la prestigieuse collection "Libre Examen" fondée et dirigée par Olivier Bétourné, un livre incontournable, appelé à faire date et à faire taire -on voudrait le croire- tous les tenants des "*je ne savais pas*", "*on ne pouvait pas savoir*", "*on n'a rien vu*" et autres apôtres de ce qu'il faut bien appeler la cécité volontaire. Ce livre, *Mauthausen, ville d'Autriche 1938-1945* est celui d'un historien américain, Gordon J. Horwitz, qui démontre avec une précision implacable et une minutie à toute épreuve, que les camps de concentration nazis, à commencer par celui de la jolie petite ville de Mauthausen, sise à une vingtaine de kilomètres de Linz, la ville natale d'Adolf Hitler, ne constituaient en rien des enclaves dissimulées, des lieux de honte que les SS auraient voulu rendre invi-

sibles, en somme des sortes de "non lieux", mais participaient au contraire tellement étroitement de l'activité économique de la région où ils étaient implantés, qu'il était impossible pour les habitants de la dite région d'ignorer ce royaume de l'horreur auprès duquel ils vivaient quotidiennement.

Si *Shoah*, l'inoubliable et désormais indispensable film de Claude Lanzmann, permettait de voir l'invisible, d'appréhender l'au-delà de l'épouvante absolue que constitua le fonctionnement interne des camps, faisant apparaître par le détail ce qu'il en fût du rôle des *Sonder-Kommandos*, le livre de Gordon J. Horwitz me semble atteindre à une importance équivalente en abolissant de manière irréfutable la frontière imaginaire que la conscience collective, vaille que vaille, n'a cessé de vouloir instaurer entre les "Responsables" et les autres, les civils, la population, tous ceux qui étaient censés n'avoir rien vu, rien fait, rien entendu. Il n'est pas un procès, pas une accusation ou une polémique qui n'en ait apporté la preuve, cette "frontière" ne peut que se démultiplier à l'extrême à l'intérieur du camp des dits "responsables", tout un chacun trouvant toujours à désigner "plus" responsable que lui. Au-delà donc des horreurs quotidiennes que ce livre décrit, archives et témoignages à l'appui, sa fonction essentielle me paraît être de constituer une arme de première importance, dans la lutte plus que jamais actuelle, contre le processus de déresponsabilisation dont participe, et avec quel sinistre éclat, l'arrêt de la Chambre d'accusation.

Cela étant, deux réflexions me semblent s'imposer, qui, loin de diminuer la portée de ce livre dont je n'imagine même pas que l'on puisse ne pas le lire, peuvent au contraire en prolonger la visée. La première concerne ce dont parle cet ouvrage, l'Autriche et les Autrichiens, dont il est opportunément rappelé que pour n'avoir représenté que 8 % de la population du Troisième Reich, ils fournirent près du tiers des participants à la machine d'extermination SS et sont à eux seuls responsables de la mort de près de la moitié des six millions de victimes juives. Mais gardons-nous d'en rester à ces seuls chiffres, sous peine d'entendre, ici ou là, des réflexions concernant l'antisémitisme, bien réel, aujourd'hui encore, des seuls "Autrichiens", comme on en entendit, après le film de Lanzmann, à propos de l'antisémitisme, non moins réel, des "Polonais". Pour faire barrage à cette sorte de bonne conscience que certains pourraient retirer de la lecture de ce livre, ce qui reviendrait, plus qu'à en limiter la portée, à en détourner la signification, il n'est qu'à compléter sa lecture, ce que j'ai fait, non sans quelques nausées et autres symptômes, par celle du livre d'Eric Conan, *Sans oublier les enfants*, paru l'an dernier aux éditions Grasset, consacré aux camps d'internement de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande, des villages bien de chez nous, ceux-là, où furent parqués pendant quelques semaines, dans des conditions monstrueuses, des milliers d'enfants juifs que de bons gendarmes français convoyèrent jusqu'à la frontière allemande, d'où ils rejoignirent Auschwitz pour y être gazés. Le parallélisme est frappant entre les deux livres : en laissant de côté, en Autriche comme en France, les quelques cas, rares, d'aide apportée aux malheureux, en laissant également de côté, de part et d'autre, les cas, bien plus nombreux de participation active aux atrocités, ce qui domine ici et là, c'est la même indifférence générale, la même cécité volontaire du paysan autrichien et de l'habitant du Loiret.

De là, de cette sorte d'universalisation de la lâcheté et de la démission, procède une seconde réflexion, d'ordre politique, que je soumetts à la discussion. Dans la France d'aujourd'hui, il existe un homme, il faut bien employer ce terme, quelle que soit la répu-

gnance que l'on puisse ressentir, un homme donc, qui, à l'évocation de cet univers concentrationnaire, à l'évocation de la Shoah, à l'évocation de telle ou telle de ces horreurs insupportables dont témoignent les ouvrages que je viens d'évoquer, a dit qu'il s'agissait là d'un *détail*. Nonobstant cette déclaration, il y a quelques semaines, des millions de citoyens français, des électeurs, dont il serait mal venu de nous dire "*qu'ils ne savaient pas, n'avaient pas lu ou n'étaient pas au courant*" ont voté pour cet homme. Jusqu'à ces élections régionales d'il y a quelques semaines, la vie politique française, toutes orientations confondues, respectait une sorte de norme implicite selon laquelle on devait s'interdire d'assimiler l'électeur au parti, au leader ou à l'idéologie pour lesquels il se prononçait. Le présumé de ce véritable tabou impliquait que l'électeur -l'électeur de l'autre- n'était en rien responsable des propos, des conceptions et des projets de ceux pour lesquels il votait. Voilà qui rappelle fâcheusement une frontière que le livre de Gordon J. Horwitz fait voler en éclat. Un homme, un seul, dont on peut penser par ailleurs ce que l'on veut, a eu le courage de s'attaquer à ce tabou en traitant de "*salauds*" les électeurs d'un "*salaud*", celui qui avait assimilé Auschwitz, Mauthausen, Pithiviers, Drancy et bien d'autres lieux de mort, à un "*détail*". La réprobation générale dont fut victime Bernard Tapie, l'homme courageux qui avait violé le tabou en "*insultant*" les électeurs de l'insulteur de millions de victimes innocentes, l'amena, sa solitude aidant, à reculer, voire, quelle tristesse, à s'excuser. Il est plus que dommage que quelques "*grandes plumes*" ne soient pas venues à ce moment là au secours du Président de l'Olympique de Marseille, alors pas encore Ministre. Au-delà de sa personne et de son devenir, ce trublion, que beaucoup, dans les médias, sans doute gênés par ce coup de pied dans la fourmilière, ont cru bon d'inscrire en miroir de l'homme du "*détail*" sous l'étiquette erronée du populisme, ce bateleur comme ils l'ont appelé, n'a fait pourtant que poser la question du devoir de responsabilité que confère la démocratie à tout électeur. Face aux quelques millions de citoyens de ce pays qui font leur l'idée de "*détail*" et ce qu'elle implique de cécité volontaire quant aux toujours possibles horreurs à venir, il est sans doute urgent de rappeler qu'Hitler fut, le plus régulièrement du monde, l'élu d'une majorité de citoyens allemands. Cela a bien eu lieu et la suite aussi, Mauthausen comme Pithiviers ; ces quelques lignes ne visent à rien d'autre qu'à le rappeler, mais avec la plus extrême des déterminations.

Michel Plon

**LE
JOURNAL
DE JOSEPH
GUGLIELMI**



Parenthèse du 1^{er} avril 1992.

Carnets de Henri-Pierre Roché que André Dimanche m'a offert au Salon du Livre avec le *Journal d'Helen Hessel...* Souvenirs de *Jules et Jim...*

"tourterelles de A." (Marseille 1967)

Style télégraphique... Mais ça en dit long ! J'avoue que je ne connaissais pas...

Déjeuner mexicain avec Pierre Bravo Gala, le lib. des *Armes de la Nuit*. Il m'offre *Don Juan* de Jean Roc ! 1921, *Ed. de La Sirène*. Tout ça very exciting !

Je reprends le cahier de 89-90...

Lundi 26 novembre.

Encore petite parenthèse : le remaniement des ministres, un tremblement de paires ! C'est nul, me dit G.

Matin. Je sors pour déjeuner et me promener avec Cole S. (U.S. poet as you know)... Luxembourg... Montparnasse...

20 h, TF1. Un spectateur furieux (grève de l'Opéra Bastoche) parle de "bordel latin". Merci pour les latinos ! Je m'en fiche, je suis ligure pure huile ! Dans le spectateur, je crois reconnaître Michel Camus ?

Plus tard, sur la Trois, Fidel Castro. Numéro pitoyable secondé par Hallier qui devient stal sur le tard.

Mardi 27 novembre. Soleil frais. Terminé la traduc, avec F. Figlarz de *The Delirium of Meaning* de Robert Duncan, un essai sur Jabès...

Vendredi 30 novembre. Beau temps calme. Et le vieil alphabet pourri de souvenirs (alex.)

Dimanche 23 décembre. Soir. Fausse douceur de l'air... Gorba dans la merde, Marchais réélu, "Dieu" baisse dans les sondages. Reinaldo Areinas, poète cubain en exil à Miami, atteint du sida se suicide...

Jeudi 27 décembre. Minuit. Le sapin de Noël clignote. Le Glifanan est suspect. Ratonnades en province, difficultés en Roumanie, la Loterie Nationale est morte... Etonnants *Mummenschanz* !

Mardi 1^{er} janvier 1991. Soleil printemps, vestige de fleur sur le cerisier. Lectures désordonnées et fragmentaires, Ungaretti, Pétrarque, Ray Ragosta... comme toujours !

Petrarca :

"Quand'io son tutto volto in quella parte

ove'l bel viso di Madonna luce..."

Lumière du Pétrarque. Ungaretti en parle un peu verbeusement...

Sans préserver cet étonnement qui constitue toujours la poésie. Etonnement double. Du poète devant le langage. Et ensuite l'étonnement qui émane de la poésie à la lecture. Y compris celui du poète !

Mercredi 2 janvier 1991.

Edmond Jabès est mort.

Lundi 7 janvier. 1 h.

J'écris :

l'eau coupe le souvenir, mais la rencontre

d'absences

E come il vento

stormir

luce con luce

d'inverno

7 h. Leopardi parle du "spasme d'infini", une espèce de *satori* catho, non ? Leopardi, poète de l'infini, du vide du paysage, terre "foudroyée, aveuglée" dit Ungaretti (je pense à Du Bouchet... Traitement de la mémoire par une ascèse (non anamnèse)... Mallarmé. Vite métaphysique du *Coup de dés*. Non !

"Vide métaphysique". Sauver le mot métaphysique today (Jean Daive)... Ungaretti évoque le bouleversement pour le *Coup de dés*. Non ! Il y a là un *ordre*. Un autre *ordre* du livre (Jabès).

Jeudi 10 janvier, 8 h... Méditer sur des stupidités... Le secret... Un autre amour... L'éternité... Un souvenir aussi vide que les autres !

Leopardi :

"E mi sovvien l'eterno"

Importance et leçon des langues étrangères ; l'anglais pour Mallarmé, par exemple...

Parenthèse du 4 avril 92.

Ceci de H.P. Roché : "Je pense beaucoup aux carnets que je vais écrire, j'ai presque peur de commencer... Je sais que cette crainte-recueillement même contribuera à leur intensité et franchise."

Franchise, j'ai l'impression que les "vieux amis" me laissent un peu tomber ! Jacques R. ne m'envoie pas son dernier livre, Emmanuel H. et Henri D. ne viennent jamais à mes lectures, Alain V. et Jean D. ne m'invitent jamais dans leurs revues, Didier C. m'oublie gentiment pour lire Edmond Jabès (80^e anniversaire)...

Lundi 13 janvier 91. Bureau de poste, froid... Rencontré H. D. qui en revient avec une brassée de livres et un T. shirt... Au courrier, *Poèmes de la Raison Close* de Jean-Michel Reynard. J'aime. C'est bien dégraissé, incisif...

Mardi 14 février, non ! janvier !

Guerre ? Pas encore mis le poste. L. dort encore. Expo Thérèse, le 26. Lettre à M. M. dans le sud...

Télé. Peintres, Soulages, Bissière, Man Ray, Vieira Da Silva... Les œuvres ne vieillissent pas, les commentaires oui !

Mardi 23 janvier, revue fig. 4. Un festival Cadiot !

Jeudi 31 janvier. Il faut abréger !

Tirer quelques traits visibles, les agencer au mieux pour leur en faire dire le moins possible. C'est ça la théorie !

Joe's bunker est sorti, chez P.O.L bien sûr. Service de presse lundi. Expo Thérèse à Nogent sur Marne, Musée de L'Aracine. Accrochage chronologique, 1966 à 79... Autre expo bientôt, rue du Poitou, Galerie *L'Art Modeste*...

"le désert saoudien transformé en gruyère" (entendu à la radio).

Reçu la revue *o. blèk*, toujours extra ! Hello Peter and Connell !

Vendredi 1^{er} février.

Le nombre n'est que la répétition de l'unité ! Hi, hi !! Je pense à Don Juan...

Saga, hier au Gd Palais. Plein la vue de belles jambes en bas noirs ! (collants, hélas !)... Ponts humides... Moi, chapeau mou et pardaf clair, pompes english. Tramezzini excellents...

Jeudi 7 février, froid.

Aux intolérants et sectaires de tout poil, je recommanderais la Sourate *CIX* du *Qoran* :

Les Incrédules

Dis :

"Ô vous les incroyables !

Je n'adore pas ce que vous adorez ;

Vous n'adorez pas ce que j'adore.

Moi, je n'adore pas ce que vous adorez ;

vous, vous n'adorez pas ce que j'adore.

A vous votre religion ;

à moi, ma Religion".

Jeudi 14 février. 2 h.

Ce qui ne surgit pas n'est pas !

Dimanche 17 février.

cubes du ciel

à l'octave

suite de fumées

Vendredi 1^{er} mars. 11 h.

Gobé un œuf rapporté de la campagne, yaourts...

Projet de voyage sur la côte est...

chairman. Les ricains n'ont pas peur des mots, *chairman*, *homme-chaise*. Le français passe par une figure de style, *président* (d'université).

LA
LETTRE
DE
SARAH
JANE W.



Barcelone, le 23 avril 1992

Olive my dear

Je me suis à nouveau dirigée vers la montagne du Carmelo. A nouveau perdue à hauteur des rues Verdi et Sant Josep de la Montanya, tout près du Park Güel où je suis revenue pour Le Léopard. Le léopard bleu et jaune qui réapparaît si souvent dans mes rêves.

Comme te l'indiquait ma dernière carte, je loge près de la Plaça Reial. Il y a quelques jours, je me gavais encore de patatas bravas et de crèmes brûlées en évoquant le fantôme de Tanta Anna. Maintenant, je me limite à des sorbets. Tu sauras bientôt pourquoi. Toujours en pensant à Tante Anna. On vient enfin de traduire un de ses livres en France ⁽¹⁾. Je t'avais parlé de ses poèmes et de sa correspondance avec Nathalie Barney, son séjour à Paris, entre les deux guerres, les amitiés, les interminables conversations en terrasse des cafés avec Djuna Barnes qui buvait du Pernod pur ou Ezra Pound qui préférait le blanc sec. Cette terrible nostalgie qu'elle en avait toujours gardée, une fois rentrée en Angleterre.

Oui, elle aurait aimé cette ville grise et jaune où je m'entête à revenir chaque printemps interroger le Léopard du Park Güel et connaître un jour le sens qu'il peut donner à mes rêves comme elle aurait aimé cet élégant petit livre ⁽²⁾ que je traîne avec moi dans les rues et dont j'apprends par cœur certains passages. Quand je dis «par cœur» je devrais plutôt dire que c'est mon cœur seul qui les apprend sans que j'y prenne garde puisque je me surprends à murmurer doucement «*Quand elle est entrée dans ma vie (Gazette de l'Hôtel Drouot pleine page n° 38, 25 octobre 1991) je ne connaissais rien des faits. Ni son nom, Helen Hessel. Ni le journal qu'elle tenait ; son journal est plein d'os de seiche comme sur la plage...*»

Le livre s'ouvre sur une photo. La photo d'une femme, «*de trois quarts dos dans sa lumière iliaque, marchant nue dans la mer.*» On la voit de dos mais pas vraiment. C'est une photo développée par Man Ray. Elle avance, entièrement nue, face au large. C'est ici qu'intervient la notion d'ocre. C'est ici où la mer rejoint la terre puisque l'ocre («*mer grand ocre horizon, large*») avant d'être une couleur qu'approche parfois le soleil désigne, à l'origine, une terre colorée par de l'oxyde de fer (en jaune rouge ou brun) et dont on fait des couleurs.

Ainsi donc, on pourrait la voir, Elle, à la fois si incarnée et si lumineuse, pénétrer par décision la surface de la terre colorée si, aux chevilles, l'écume et le remous n'ajoutaient à la scène un «*son en continu pataugé*» produisant le merveilleux effet d'une PROSE IDÉALE. Celle là même rêvée par Baudelaire et ici, atteinte par Dominique Fourcade. Un clapotement où la sensualité la plus ardente serre au plus près la musicalité la plus souple.

J'ai trouvé ici même, au cœur de Barcelone, chez la délicieuse Angeles Lessing, plaza Regomir, au numéro 4, *Le journal d'Helen*... Et c'est, oui, un livre affolant ¹⁾. Elle y est sans cesse nue mais de face. Ce qu'en dit Dominique Fourcade est parfaitement juste. *«Elle a compris la force unique de ceux qui sont capables de faire aimer, force et désert. On m'a fait aimer. Elle me fait aimer. Écrivain, elle est constamment inspirante.»*

Je ne veux pas ici te parler d'elle et de ce livre hautement surprenant : un livre pour tous ceux qui sont hantés par ce qui s'appelle l'aventure d'écrire et ne la séparent pas de cette autre spécialité : la vie.

Le papier dont je dispose ici, à cette heure, ne suffirait pas. Pourtant, sache que si, comme je le précisais au début de ma lettre, les sorbets ont dans ma bouche remplacé la crème brûlée c'est à cause de ce passage bouleversant où, dans *Décisions ocres*, il est précisé : *«Dans cet ordre d'idée, je me dis que la photo de Man Ray n'est pas le fax d'un fait mais le fait d'un fax. La photographiée est bien là avec ses deux moi, le moi surabsorbé et le moi désabsorbé ; je suis là aussi, mais sans mes moi. Le mot sorbet me vient maintenant, ce qui est normal puisqu'il est le croisement d'un mot turc (de l'arabe charbât) avec sorbire, savourer, du latin classique sorbere, absorber. Le moi sorbet...»*

Tu le vois, Helen écrivain est totalement inspirante. C'est sans doute pourquoi elle demeure pour certains intouchable. Inacceptable.

Décisions ocres le souligne magistralement : *«Le plus étrange est que rien d'elle ne s'évapore. Dans les grands cas le romanesque et le poétique sont un. Prosaïque. Prosetique. Possetique...»*

Jc t'embrasse Olive my dear, my dear Olive.

Sarah Jane Wickham

¹⁾ Anna Wickham, *Prélude à un nettoyage de printemps*, Ed. des Cendres.

²⁾ Dominique Fourcade, *Décisions ocres*, Ed. Michel Chandeigne

³⁾ Helen Hessel, *Le journal d'Helen*, Ed. André Dimanche

Paris, le 21 avril 1992

MON CHER MARCEL,

Sur tes indications, j'ai mis à profit le WE de Pâques pour opérer des incursions dans tels des sites des VI^e/VII^e arrondissement, puisque comme tu sais je réside dans cette zone et qu'au bout de ma rue plane le dôme de l'Académie : où t'avouerais-je que, plus les années passent, moins j'escompte d'avoir jamais l'honneur d'accéder. Dieu sait pourtant si j'eusse aimé me frotter à ces tenues verdâtres de ces plaisants Académiciens : dont l'attrait, autant que littéraire, serait selon moi botanique : sortes de plantes vertes qui ne "viendraient" qu'à la faveur de la climatologie et de l'hygrométrie de la fameuse "coupole" - à laquelle coupole, je te le dis, je sens que je préfère celle de Florence, de Brunelleschi, que tu décrirais bien mieux que moi : je te la laisse. Tu as là le Jehan d'Ormessonus, le Jehan Dutourdis, la Margarita Yourcenaria (laquelle bientôt périlclita), bientôt peut-être le Philippus Sollers qui s'est déjà accroché son étiquette latine. Entrant dans la rue de Lille, qui part de la rue des Saints-Pères, je levai les yeux vers la belle plaque toute fraîche qui, au 5, m'apprit ceci, que je te sanskrit que je te, pardon, transcris : "Jacques Lacan (1901-1981) pratiqua ici la *psychanalyse* de 1941 jusqu'à sa mort". Admire la symétrie, forty-forty. Je vais me renseigner sur l'objet de la pratique de ce monsieur, que je t'avoue qui m'échappe même si a priori je la situerais quelque part entre le *psittacisme* et le *psoriasis*, je te tiendrai au courant. Tu ne Père rien pour, pardon, Marcel : tu ne perds rien pour attendre. Note étais-je rue de Lille lorsqu'à cent mètres de là, quai Anatole France, j'entrai dans la cour d'honneur de la «Caisse des Dépôts et Consignations» : attiré par une forme et chose étrange d'au moins sept mètres de haut, sorte d'immense (excuse-moi) étron gaiement colorié, et je vis un socle où je lus : «*Le réséda*», Jean Dubuffet (1901-1985), création 1972, réalisation 1988». Ou bien aurais-je mal lu et peut-être était-ce *Le résidu* ou *Le détrit* ou que sais-je, de ce Dubuffet de la Caisse des Dépôts. En tous cas tous deux, ce Dubuffet et le Lacan, nés en 1901, ce siècle avait un an et toi, Marcel, trente, puisque tu naquies avec la Commune de Paris, toi si mondain. Sur les quais, à l'étal d'un bouquiniste (plusieurs fois j'ai vu des tomes de toi, dans des éditions diverses dont deux *Sodome et Gomorrhe* sur «vergé chiffon») voici que pour 20 F je fis l'emplette du *Rapport Hite*, de M^{me} Shere Hite, attiré par ce bandeau graveleux :

AVEC UNE FRANCHISE TOTALE

TROIS MILLE FEMMES LIVRENT ICI TOUS LES SECRETS

DE LEUR VIE SEXUELLE

Non pas seulement, Marcelle, Marcelui, Marcel, Mar ; Marcel non pas seulement «mille e tre», mille trois, comme ce pauvre Giovanni, mais rends-toi compte : «trois mille» : quelque cent cinquante fois plus que dans ce tableau tout rond, comme le trou d'une serrure, de ce peintre, Ocre, Ogre, *Ingres*, excu- : mais j'oubliais, à part bien sûr pour Gomorrhe ça ne t'intéresse pas. Et pour 70 F à quelque étal voisin, dans un autre de ces petits bateaux de métal arrimés, j'achetai le *Guide Bleu des Environs de Paris* dans une édition de 1936 : je te signale que c'était le Front Popu', mais bien sûr ça t'est égal,

ayant toujours été de la haute. C'est ainsi qu'armé de mon Guide, je songe à me lancer dans quelque vaste repérage du Temps perdu : voyageant à bord des *Cars Renault* (39 lignes) ou des *Transports Citroën* (58 lignes), sans négliger les autobus et tramways de la *T.C.R.P.*, Société des Transports en Commun de la Région Parisienne. Et comme c'est en 1922 que tu nous quittas, avec mon Guide de 36 je pourrais me rapprocher jusqu'à seulement quatorze ans de toi ! Même (ne l'ébruite pas), il n'y avait pas cent mètres que j'avais acheté mes *Environs de Paris* 1936, que dans une autre de ces petites péniches à remonter le Temps (fracassé et pulvérisé -le Temps- par ces monstres nautiles, qu'on appelle aussi «bateaux mouches» : sortes de barges de débarquement chacune chargée et surchargée d'au moins cinq cent Européens), j'avisai les mêmes *Environs de Paris*, mais dans l'édition du Guide Bleu de 1921 ! Un an, juste un an avant ton grand départ, mais ce sera pour ma prochaine promenade : et sois sûr qu'avec à la main mes avirons ; qu'avec à la main mes *Environs de Paris* 1921, je n'aurai pas tardé de te, Marcel, débusquer, où que tu te terres fût-ce avec un militaire dans la (page 439) forêt de Bondy : et, vicieux comme tu es, j'entends déjà, entre deux couplets sur les aubépines («aubépin» tel le cher Ronsard eût été plus décent), des mots cochons que tu souffles à l'oreille au soldat, tandis que ta main s'enfonce dans sa culotte à la recherche de sa : et c'est la mienne, Marcel, mais fais attention on pourrait nous : parce que la forêt de Bondy, même si ça n'est pas dit sur le Guide, c'est bondé de voyeurs.

Ton,

Jacques.

REVUES, NOTES, INFORMATIONS

LE CAHIER DU REFUGE, n° 17, 18, 19 : bulletin-revue du Centre International de poésie Marseille, joliment présenté, avec le programme détaillé des expositions, manifestations et lectures. Des poèmes, des illustrations, des notes (Couvent du refuge, 1 rue des Honneurs - 13002 Marseille). Le n°20 présente le programme des "États généraux de la poésie" qui se tiendront les 12, 13 et 14 juin, cette année.

JAVA, n° 7 : Paul-Alain Jacliel, Jean-Claude Schneider, Claude Schopp, Emmanuel de Waresquiel, Vannina Maestri, Yves di Mauno, Guy Darol, Rémi Froger, Cécile Mainardi, Ivan Alechine, Alberto Episcopi, Bernard Heidsieck... (55 F : Les Editeurs Evidant).

TXT, n° 28 : "Artaud interdit Artaud inédit", Christian Prigent, Bernard Quénea, Eric Clémens, Jacques Sivan, Patrick Benoît, Stéphane Bérard, Patrick Beurard-Valdoye, Pierre Le Pillouer, Anna Rheinsberg, Hubert Lucot... (60 F, Lebeer-Hossmann Editeur).

POÉSIMAGE : Un numéro pour le dixième anniversaire de la revue (2, rue des Vignes-Follet, 77176 Savigny-le-Temple) ; de nombreuses images.

TRACES n° 104 : entièrement consacré à un ensemble de poèmes de Michel François Lavour, "Argos VII", petits éléments pour un bestiaire (M.-F. Lavour, 44380 Le Pallet).

fig. 6, n° 6 (donc) : Jean-François Bory (deux fois), Philippe Lacoue-Labarthe, Hans Henny Jahnn, une lettre de Michel Foucault (traduits de l'allemand, l'original n'a pas été retrouvé), Georg Baselitz, et des notes de Max Horkheimer (65 F, Fourbis).

LE COURRIER DU CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES POÉTIQUES, n° 192 : Tomas Tranströmer, études et poèmes (Bd de l'Empereur 4, 1000 Bruxelles).

LES NOUVEAUX CAHIERS DE L'EST, n° 2 : L'érotisme et ses tabous, poèmes et proses ; de nombreuses notes de lecture, mais aussi des pages de Mircea Cartarescu, Svatava Antosová, Iliia Koutik, Emil Brumaru, K.K. Baczunski (110 F, P.O.L)

DOC(k)S, nouvelle série : nouveau départ pour Julien Blaine, avec la même vigueur, la même santé. Tibor Papp, Franco Beltrametti, Hugo Ball, Richard Huelsenbeck, Corrado Costa, Tom Raworth, John Benett, ... (100 F, Distique Diffusion).

ARC EN SEINE, n° 10 : numéro anniversaire, avec près de 30 contributions, dont celles de Dominique Grandmont, Guy Goffette, Gérard Noiret, Claude Adelen, Charles Dobynski, Bernard Vargaftig, Marie Etienne, Gaspard Hons, Christiane Baroche, Jean-Yves Masson (30 F, Bibliothèque Municipale, 95870 Bezons).

LES CAHIERS DE POÉSIE-RENCONTRES, n° 31/32 : des notes, des études et des poèmes de Jean Antonini, Marie-Claire Bancquart, Hédi Bouraoui, Roger Dextre, Serge Pey, Annie Salager, etc... ; n° 33 : Poésie Sarde (50 F, 61, rue Sidoine-Appolinaire, 69009 Lyon).

LES SAISONS DU POÈME, n° 4 et 5 : plus de quarante contributions, des notes, des échos. Inégal mais accrocheur (40 F, 64, bd John-F. Kennedy, 94000 Créteil).

AUBE MAGAZINE, n° 43 : un n° consacré à Bernard Siméone, avec Franco Fortini, Anna Maria Ortese, Pierre Oster Soussouev, Claude Michel Cluny, Valerio Magrelli, Mario Luzi, notamment (50 F, 16, rue Gaspard-Picard, 69200 Venissieux).

TEXTUERRE, n° 68 : reflets de "Arpo-Tarn en poésie", exposition, animations, en avril 91, avec Michel Deguy ; et Marcel Séguier, Roland Hélié, Philippe Lekeuche, Anne-Marie Jeanjean, Ariane Dreyfus, Roselyne Enfroy, Pierre Lacyrva (1, impasse du Merle-Blanc, 34000 Montpellier).

QUAI VOLTAIRE, n° 4 : un spécial "Monologue intérieur" ; n° 5 : Savoir et fiction, avec, notamment, des textes de Marc Petit, Alain Madaud, Jean-Marie Catonné, Jean-Philippe Domecq... (98 F, Quai Voltaire).

PO&SIE, n° 58 : Andrea Zanzotto, Philippe Di Meo, Reinhard Priessnitz, Olivier Barbarant, Georges Didi-Huberman, Carole Florentin, Petr Král, Jean-Pierre Moussaron, Salah Stétié, et un passionnant texte de Walter Benjamin, "crise du roman" (Belin, 60 F).

N° 59 : Antoine Berman, John Keats, Martin Heidegger, Gôzô Yoshimasu, Aigui, Benjamin Farge, Paul Le Jéloux, Emmanuel Moses, C. J. Sandher, Habib Tengour (Belin, 60 F.)

NIOQUES, n° 4 : excellent numéro de la revue animée par Jean-Marie Gleize, avec un superbe texte d'André du Bouchet, "L'ordinaire", qui continue d'interroger le poème dans l'intervalle inassuré du vers, lacune au sein de laquelle s'épuise pour être les mots à se déplacer à la recherche d'une forme. Aussi : Alain Rais, Bernard Dufour, Emmanuel Hocquard, Geneviève Mouillaud-Fraisse, Walter Feldmann, Tom Raworth, Frédéric Paul (La Sétérée, 95 F).

DIGRAPHE, n° 59 : Paroles irakiennes, un entretien avec Alain Jouffroy, René Lacroix, Yves Vargas, un manuscrit inédit de Condorcet... (Mercure de France, 75 F.)

POLYPHONIES, n° 14 : "Le jardin". Avec des textes et poèmes de Tarjei Vasaas, Eugenio Montale, Czeslan Milosz, notamment (Distique, 65 F.)

PREVUE, n° 1 : nouvelle série : Gabriel Magaña, Franc Ducros, Riccardo Pineri, Lina Zecchi, Giacomo Leopardi, Pascal Gabellone (Université Paul Valéry, BP 5043, 34032 Montpellier Cedex 1).

SUD, n° 97/98 : Robert Walser (Distique).

PLEIN CHANT, n° 49/50 : Ivar Lo-Johansson, un dossier rassemblé, traduit et présenté par Philippe Bouquet. Ce qui s'appelle "une littérature prolétarienne", pour le meilleur et pour le pire.

LE PONT SOUS L'EAU, n° 6 : Charles d'Orléans, Marc Patin, Marie-Françoise Prager ; avec un tiré à part pour des poèmes de Marc Patin. Guy Chambelland, qui se veut toujours un rien provocateur, tente de réhabiliter ce poète mineur du surréalisme qui fut un collabo -mais pas un nazi, c'est l'évidence-, il le fait avec ce sens de l'actualité qu'on lui connaît, et de la conjoncture. C'est moins grave que l'affaire Touvier et M. Patin ne manque pas d'écriture. La liberté d'allure soulignée de Guy Chambelland lui permet d'égratigner au passage le stalinisme : c'est courageux, non ?

L'AN DIVE !, n° 0 et 1 : Publié à Marseille par Olivier Devers et Bénédicte Abergel (41, rue Falque, 13 ou 6). De l'allure, de l'imprécation gentiment tournée, on verra...

★

En hommage à Jean Digo et à l'occasion du 40^e anniversaire des Prix A. Artaud et J. Voronca, en hommage au fondateur des Journées de Rodez, à l'animateur infatigable, de nombreux amis du poète ont publié ce *Jean Digo : Que dire, que faut-il dire aux hommes* (Editions du Rouergue, 140 F) qui rassemble poèmes, entretiens, témoignages et un émouvant cahier photos.

La Deuxième Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne se tiendra en 1993, du 18 au 28 novembre avec de nombreux invités de France et des pays autres (Japon, Portugal, Tchécoslovaquie, Pologne, Hongrie, Angleterre, Etats-Unis, Algérie, etc...)

LE BILLET D'ÉMILIE DEPRESLES

La saison est belle, la saison est bonne ; je suis de belle et bonne humeur. Je suis de meilleure humeur.

J'ai récemment vu un grand plat sorti des mains de Bernard Palissy, vers 1565, décoré de serpents, écrevisses et poissons, superbe ; j'ai vu aussi, il y a peu, une soupière en faïence signée "Veuve Perrin" (Marseille, XVIII^e siècle), orné de poissons divers -j'ai reconnu une girelle, un sar, une sardine...- d'algues, d'oursins et d'un panier de pêcheur, avec, sur fond blanc, d'éclatantes couleurs -des verts d'eau, des bleus, des mauves, un rouge vif.

Et le nuit, la nuit, je vois des pâquerettes partout.

Ma chère Augusta, le beau temps, semble-t-il, nous rend moins indignes de ce qui nous arrive (lorsque ce qui nous arrive n'est pas indigne...)

Je viens de recevoir le programme des "Etats Généraux de la poésie", qui se tiennent à Marseille, à la maison de la poésie ("Le refuge", rue des Honneurs),



les 12, 13 et 14 juin prochains.

Cette ville, chère au cœur de plusieurs d'entre-nous -ton ami Jean-Charles vient de s'y installer- n'est plus cette place où régnait le degré zéro de la culture.

Les poètes y sont invités et bien accueillis. Tu le vois, ma chère Augusta, la tête et le cœur, aujourd'hui, ont un petit air de valse musette.

Emile Depresles

LE POST-SCRIPTUM D'AUGUSTA RAVINET

Bravo, ma chère Émilie, j'aime à te voir de joyeuse humeur (pourvu que ça dure !)

Je t'embrasse. A bientôt. A Marseille.

A Ravinet

Des mots à ne pas oublier

Berne, n. f. - 1533, de *berner*, 1485 : couverture sur laquelle on berne quelqu'un (on le fait sauter sur une couverture tendue tenue aux quatre coins par des mains solides), même origine, peut-être, que le mot arabe *burnus*.

"Je fus berné Vendredy apres disné, pource que je ne vous avois pas fait rire dans le temps que l'on m'avoit donné pour cela..."

Vincent Voiture, lettre à Mademoiselle de Bourbon



action poétique

Abonnement ou réabonnement

Nom..... Prénom

Adresse.....
.....

Je m'abonne pour.....an(s) à la revue.

France : 1 an (4 n^{os}) 200 F - 2 ans (8 n^{os}) 340 F

Etranger : 1 an (4 n^{os}) 300 F - 2 ans (8 n^{os}) 560 F

Pour l'étranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

• Je désire également recevoir les numéros suivants :

(voir la liste des numéros disponibles).....

• Je vous adresse la somme totale deF

Action poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, résidence La Fontaine-au-Bois n°2 - 77210 Avon.

LE RIS DE VEAU

Contradiction : les abats, notamment les ris, n'ont pas la côte et ils sont, pourtant, très côtés (et très chers). Avec les abats, notamment les ris, le mangeur et le gourmet se trouvent confrontés -pour ainsi dire à l'œil nu- aux réalismes sanguinolents d'une viande plus proche de la chair fraîche et putrescible que de la tranche de bœuf bouillie, bien propre, bien nette. Avec le ris, impossible d'oublier que ce terme de boucherie, à

l'étymologie inconnue (attesté en français en 1640 et utilisé par Boileau dans la Satire III : «... et portaient deux assiettes / L'une de champignons avec des ris de veau») est le nom vulgaire du *Thymus* de veau et de l'agneau, une glande de la partie inférieure du cou, placée sous la gorge de la bête, derrière le sternum. Impossible d'oublier que ce met très fin, raffiné,

délicat, demeure un «organe» issu d'une poitrine, un organe en deux parties, l'une de forme ronde -la noix (celle que l'on mange), l'autre allongée -la gorge-. Impossible de ne pas savoir que cette chair molle, souvent entourée de graisse, blanchâtre, est à consommer très fraîche, venue de jeunes animaux, car elle se détériore rapidement, se tache, se gâte aussi vite que les amourettes, plus vite que les rognons.

Et pourtant, le ris, notamment le ris du jeune veau nourri par sa mère et à peine broutard, régale les femmes et les hommes depuis des siècles. Dans le vol-au-vent (où il est irremplaçable), ou glacé, ou à la toulousaine, à la financière, en escalopes, minute, en papillote, en bellevue, en croquettes, en coquilles, en cromesquis, au gratin, braisé à blanc, à brun, grillé, poché, poêlé, rôti, à la banquière,

en attereaux, en crépinette, fermière, clarmart, à la jardinière, nantua, en macédoine, princesse, périgourdine, soufflé (soufflé à l'italienne, à la maréchale, aux truffes, Villeroi, Rossini, St-Germain...), le ris connaît et fait apprécier des dizaines de recettes où il entre, presque seul ou en composition ou comme élément de garniture. Il est une matière idéale pour les entrées ; il peut aussi devenir, en mains habiles à monter la

simplicité jusqu'à la gloire, un plat léger, goûteux et subtil, tout de finesse et d'agrément, élégant, sensible, discret et pourtant solide en bouche. L'une des recettes parmi les plus prisées, *le ris de veau glacé*, implique cette *glace* assez difficile à obtenir. Je vous propose, plutôt, *le ris braisé*.

Un ris de veau par personne. Enlever la gorge, débarrasser la

noix de toutes les parties sanguinolentes, mettre à dégorger dans de l'eau froide (longtemps : 4 à 5 heures), mettre ensuite en forte casserole dans de l'eau froide salée, à la première ébullition rafraîchir à l'eau courante, égoutter, parer, éponger sous pression légère entre deux linges ; faire alors braiser à couvert avec couenne de lard, rouelles d'oignon, carottes, bouquet ; laisser venir, laisser suer un instant, mouiller légèrement avec du bouillon, laisser aller 15 minutes -pas plus-. C'est prêt.

Avec des épinards, de l'oseille, des petits pois ou des asperges ; ou même avec les épinards, l'oseille et les petits pois ensemble.

Puis un brie à point, puis un fruit rouge au sirop de canne à sucre.

Un vin de Loire.

H. D.

